



MESSIS QUIDEM MULTA
OPERARIJ AUTEM PAUCI

ROGATE ERGO DOMINUM MESSIS UT MITTAT
OPERARIOS IN MESSEM SUAM

BULLETIN SALÉSIEEN

SOMMAIRE.

	<i>pag.</i>
<i>Texte</i> : LA SAINTE COMMUNION	169
Aux familles	170
Délibérations du Congrès salésien de Bologne	171
TURIN: Une fête de famille. — Le cardinal de Lisbonne à Don Rua. — Visiteurs illustres	174
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO. Amérique du Sud: Brésil	175
A travers les relations de nos Missionnaires. Glances. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — MEXIQUE	189
Grâces de Marie Auxiliatrice	191
<i>Illustration</i> : Les prélats qui ont pris part au Congrès salésien de Bologne	180-181

SIEGES

NICE, Place d'Armes, 1 — LA NAVARRE, par La Crau (Var)
MARSEILLE, Rue des Princes, 78 — LILLE, Rue Notre-Dame, 288 — PARIS, Rue Boyer, 28, Memmfontant. — DINAN, 28, rue Beaumanoir.

LA SAINTE COMMUNION.

TABLE DES MATIÈRES.

(Voir la page ci-contre du Bulletin).

Dédicace.

Préface.

1. Jésus-Christ, en accomplissant l'œuvre de la Rédemption, nous ouvre une voie nouvelle et sûre pour aller au ciel. — 2. La voie qui nous est ouverte est la plus facile et elle est faite pour tous. — 3. Combien est admirable la grâce du Saint Sacrement et combien est grand l'aveuglement des hommes qui n'en connaissent pas la valeur. — Combien la sainte Église désire que les fidèles fassent la Communion fréquente. — 5. Congrès eucharistique de Turin, cause de cet ouvrage. — 6. Parler de la sainte Communion est un sujet délicat, il est dangereux de le comprendre mal; moyen adopté pour ne pas se tromper dans un sujet de telle importance. — 7. Quels sont les points que l'auteur va traiter. — 8. Importance capitale de cet ouvrage, considéré sous son véritable aspect, c'est-à-dire au point de vue de la foi.

CHAPITRE I. — De la Communion.

1. Comment s'appelle l'action de recevoir la sainte Eucharistie? — Jésus-Christ ayant institué ce Sacrement sous les espèces du pain et du vin, n'est-il pas nécessaire de recevoir la Communion sous les deux espèces? — 3. Les hérétiques ont-ils raison de blâmer l'Église catholique d'avoir supprimé pour les laïques la Communion sous l'espèce du vin? — 4. Quelles sont les raisons pour lesquelles la Communion sous l'espèce du vin a été prohibée?

CHAPITRE II. — Nécessité de la préparation à la sainte Communion.

1. Est-il nécessaire de se préparer à recevoir la sainte Communion? — 2. Combien faut-il de choses pour communier?

CHAPITRE III. — Disposition de l'âme.

1. Quelle a été l'intention de l'Église en déterminant les conditions nécessaires pour faire une bonne Communion? — Comment devons-nous examiner notre conscience avant de nous approcher de la table eucharistique? — 3. Si l'on avait commis un péché mortel, que faudrait-il faire avant de communier? — 4. Que faut-il faire avant de communier, quand on manque de confesseur et qu'on entend-on par manquer de confesseur? — 5. Le simple fidèle qui, manquant de confesseur, communie avec la contrition parfaite de ses péchés, est-il obligé de se présenter aussitôt que possible au tribunal de la Pénitence? — 6. Peut-on communier avec des péchés véniels sur la conscience? — 7. Quelle est la première disposition nécessaire pour bien communier? — 8. Comment la gloire et la bonté de Dieu se montrent-elles, dans la Communion, si utiles à notre faiblesse? — 9. Comment cette disposition divine, par laquelle nous pouvons communier même en état de péché véniel, est une source de grands biens. — 10. Celui qui se rappelle une faute grave après s'être confessé avec la contrition de tous ses péchés, est-il tenu de la confesser et d'en recevoir l'absolution avant de communier? — 11. Celui qui doute s'il est en état de péché peut-il recevoir la Communion? — Celui qui, de bonne foi, se croit en état de grâce sans y être, commet-il un sacrilège en approchant de la sainte Communion? — 13. Quelle certitude pouvons-nous avoir d'être en état de grâce pour faire la Communion sans danger? — 14. Quel péché commettrait celui qui recevrait la Communion sachant bien qu'il est coupable de péché mortel? — 15. Quel péché commet celui qui communie, croyant avoir sur la conscience un péché mortel non confessé, alors que ce péché est véniel seulement? — 16. Celui qui communie, sachant bien qu'il est en état de péché mortel, reçoit-il Jésus-Christ? — 17. Quelle différence y a-t-il entre les bons et les méchants par rapport à la sainte Eucharistie? — 18. De qui parlent-on quand on rappelle les châtements réservés aux sacrilèges? — 19. Tout est-il donc perdu pour celui qui aurait eu le malheur de commettre ce crime abominable? — 20. Est-il nécessaire de faire la pénitence avant de communier? — 21. Suffit-il d'être exempt de péchés mortels pour recevoir plus abondamment les effets de l'Eucharistie? — 22. Résumé de la première disposition de convenance pour communier.

CHAPITRE IV. — Dispositions du corps.

1. Que signifie être à jeun depuis minuit? — 2. Ce précepte est-il divin ou ecclésiastique? — 3. En quoi consiste le jeûne exigé pour la sainte Communion? — 4. Qui a prescrit ce jeûne? — 5. Le précepte du jeûne admet-il la légèreté de matière? — 6. Dans le doute du jeûne, que faut-il faire? — Quelle règle faut-il suivre s'il y a des horloges différentes? — 8. De quoi nous servons-nous pour constater l'heure de minuit? — 9. Que faut-il pour rompre le jeûne naturel? — 10. Peut-on communier après avoir avalé le saug qui sort des gencives? — 11. Peut-on communier si l'on a avalé quelque fragment de nourriture resté entre les dents? — 12. Le jeûne eucharistique est-il rompu si l'on boit de l'eau en tombant dans une rivière? — 13. Le jeûne eucharistique est-il rompu si l'on a goûté du vin ou mordu un fruit? — 14. Le jeûne est-il rompu si l'on a avalé de la poissière ou un moucheron? — 15. Peut-on fumer avant la Communion? — 16. Peut-on mâcher du tabac avant la Communion? — 17. Peut-on priser avant la Communion? — 18. Que dire de celui qui, avant minuit, mettrait dans sa bouche du réglisse, de la gomme et en sneait après minuit? — 19. Les métaux, les fils de laine, etc., rompent-ils le jeûne? — 20. Quelle utilité y a-t-il à savoir tout cela? — 21. Qui sont ceux qui peuvent communier sans être à jeun? — 22. Quels sont les cinq motifs qui dispensent du jeûne eucharistique? — 23. Les adultes qui auraient avalé du sel en recevant le baptême peuvent-ils communier ce jour-là?

CHAPITRE V. — Dispositions de convenance en ce qui concerne le corps.

1. En quoi consistent ces dispositions? — 2. En quoi consiste la décence des vêtements? — 3. Les infirmités et les difformités du corps sont-elles un obstacle à la sainte Communion? — 4. Comment les femmes doivent-elles se présenter à la sainte Table? — 5. Les militaires doivent-ils déposer leurs armes? — 6. Les fidèles doivent-ils ôter leurs gants? — 6. Ceux qui n'ont pas dormi ou qui se sentent indisposés peuvent-ils communier? — 8. Comment doit-on recevoir la sainte Communion? — 9. Où doit-on communier? — 10. Quelle est, de toutes les dispositions du corps, la seule rigoureusement exigée pour communier dignement?

CHAPITRE VI. — Préparation prochaine.

1. En quoi consiste la préparation prochaine? — 2. Que veut dire bien penser à Celui qu'on va recevoir? — 3. Quels sont les actes de foi qu'on doit faire avant la sainte Communion? — 4. Quels sont les actes d'humilité que l'on doit faire avant la Communion? — 5. Quels actes d'espérance doit-on faire avant la sainte Communion? — 6. Quels actes de désir doit-on faire avant la Communion? — 7. Quelle est l'utilité de ces différents actes? — 8. Quel acte d'amour devons-nous faire avant la Communion? — 9. Trouvons-nous dans la vie des saints des exemples qui prouvent combien les actes de désir et d'amour sont agréables à Jésus-Christ? — 10. Il est donc utile de faire la préparation prochaine? — 11. Cela est-il difficile? — 12. N'est-il pas nécessaire d'entendre la Messe avant de communier?

CHAPITRE VII. — Action de grâces.

1. Les moments qui suivent la Communion sont-ils précieux? — 2. Combien de temps Jésus reste-t-il en nous après la Communion? — 3. Est-il important de savoir le temps que dure en nous cette divine présence? — 4. La sainte hostie doit-elle rester sur la langue? — 5. Que devons-nous faire quand nous avons reçu la sainte Communion? — 6. Quels actes d'adoration faut-il faire après la Communion? — 7. Quels actes de remerciement doit-on faire après la Communion? — 8. Quels actes d'offrande devons-nous faire après la sainte Communion? — 9. Quelles sont les grâces que nous devons demander après la sainte Communion? — 10. Pour qui devons-nous encore prier? — 11. Combien de temps doit durer ordinairement l'action de grâces? — 12. Peut-on parler ou cracher aussitôt après la Communion? — 13. Comment doit-on se comporter le jour où l'on a communiqué? — 14. Que faut-il toujours éviter?

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talent pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Montmartre). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

Vient de paraître: (1)

LA SAINTE COMMUNION

par l'abbé BERNARD ARATO, docteur en Théologie.

Traduction approuvée par l'auteur et honorée d'une lettre d'approbation de S. G. Mgr ROBERT, évêque de Marseille.

Un bel in-16 elzévir de xxxii-320 pages. Prix net: 0,70; franco: 1,00.
(Dans un but d'apostolat, le prix de vente a été réduit le plus possible).

La Librairie salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, vient de rendre un très grand service aux âmes en éditant, sur la sainte Communion, un opuscule traduit de l'italien. Le texte original, d'une charmante simplicité de forme, est l'œuvre d'un théologien distingué, aussi pieux que docte, M. l'abbé Bernard Arato, ancien élève de l'Oratoire de Don Bosco à Turin. Cet excellent prêtre a réuni en un corps de doctrine populaire tout ce qui regarde le culte et la réception de l'adorable Sacrement de nos autels: nos lecteurs pourront s'en rendre compte en lisant avec soin, sur la page ci-contre de la couverture et sur celle qui lui fait suite, à la fin du texte du *Bulletin*, la TABLE DES MATIÈRES complète de l'ouvrage en question.

Quant à la portée doctrinale et à la valeur pratique de cet opuscule, nous ne pouvons mieux l'apprécier qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs la lettre d'approbation de S. G. Mgr Robert, évêque de Marseille.

Mon cher Père,

J'approuve de grand cœur votre projet de publier la traduction française de l'ouvrage italien de Don Bernard Arato sur la sainte Communion.

On ne saurait trop instruire les chrétiens sur l'obligation de participer à la sainte Eucharistie. S'en tenir éloigné, c'est se condamner à la mort, ne s'en nourrir que

fort rarement, s'est affaiblir sa vie. Mais, d'autre part, s'en approcher avec des dispositions mauvaises ou tout à fait insuffisantes, c'est changer cette nourriture divine en un vrai poison de l'âme.

L'auteur du présent catéchisme sur la Communion tient bien en garde les fidèles contre ces deux écueils également funestes, en leur exposant une doctrine toujours sûre, pieuse et solide. Aussi a-t-il mérité les éloges de Mgr Ricciardi, archevêque de Turin et de Mgr Boraggini, évêque de Savone.

Je m'associe aux éloges et aux vœux de ces vénérables prélats. Je verrai donc avec une grande satisfaction ce volume, traduit en français, se répandre dans mon diocèse, pour l'instruction et l'édification des âmes.

Agréez, mon cher Père, l'assurance de mon affectueux dévouement.

FR LOUIS, évêque de Marseille.

Marseille, le 19 juin 1895,
en la fête du Corps de N.-S. Jésus-Christ.

Au R. P. DON BOLOGNE
Supérieur des Œuvres salésiennes de France,
Oratoire Saint-Léon. MARSEILLE.

La traduction, digne en tous points du texte original, qu'elle rend toujours en un français très pur, en garde toute la clarté, toute la précision, toute la saveur de piété suave et forte.

(1) A la Librairie salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, 78, rue des Princes, Marseille. — Se trouve aussi dans toutes les Librairies salésiennes de France et de Belgique. — A Paris: M.M. Vis et Amat, 11, rue Cassette.

AUX FAMILLES

A LA VEILLE DE LA RENTRÉE DES CLASSES

Du choix d'un établissement d'éducation. (1).

On a pu dire qu'ouvrir une école c'est fermer une prison, et c'est ainsi que cela devait être, en fait. Mais cette fois il se trouve que si jamais sentence proférée par une bouche humaine a été solennellement démentie et convaincue de mensonge par la logique inexorable des faits, c'est bien l'aphorisme que nous venons de citer.

C'est au point qu'on pourrait maintenant, sans craindre de se tromper ou d'exagérer, intervertir à bon droit les termes et affirmer, à notre souveraine vergogne, que le nombre des prisons augmente en proportion de celui des écoles. Les ruines de tout genre que présente la société de notre époque sont immenses, effrayantes: mais quelle origine leur assigner, sinon les ruines, d'autant plus funestes qu'elles ont moins attiré l'attention, que va amoncelant, pour le grand malheur de la jeunesse, l'école laïque, c'est-à-dire antichrétienne et irréligieuse des temps où nous vivons? Et le spectacle de précoce corruption et de libertinage donné par la jeunesse des écoles, quelque fois même par de tout petits enfants, est si lamentable que de tous côtés retentit le cri: *Sauvons la jeunesse!* C'est-là une question de vie ou de mort pour la société, d'intérêt suprême pour la religion chrétienne. Mais, pour y réussir, il est avant tout indispensable de regarder en face la réalité de la situation.

Jusqu'ici, pour trouver une explication à la triste fin qu'ont faite tant de pauvres jeunes gens, nous nous sommes contentés d'en attribuer toute la faute à l'école corruptrice, sans même soupçonner qu'il pût exister, en dehors de l'école, quel-

(1) Durant ce mois de septembre, où les familles commencent à se préoccuper du choix d'un établissement d'éducation pour leurs enfants, il nous a paru opportun de soumettre aux réflexions de nos chers Coopérateurs et de nos bonnes Coopératrices l'article ci-dessus, par nous emprunté à un vaillant journal de Milan. Nous avons nommé *l'Osservatore Cattolico*, si justement apprécié par tous les gens de bien en raison de la sainteté de la cause qu'il soutient, de son inaltérable dévouement au Saint-Siège, de la maîtrise de ses robustes articles, enfin de l'abondance et de la sûreté des nouvelles de l'Italie et de l'Etranger qu'il donne quotidiennement à ses lecteurs.

qu'un de plus coupable encore, en vertu de sa responsabilité. L'école, on ne peut le nier, est en faute, parce qu'elle est cause immédiate, directe, plus que toute autre efficace de la perversion de la jeunesse; mais, d'autre part, peuvent-ils se dire innocents tous ces parents qui, en connaissance de cause ou par suite d'ignorance coupable, ont envoyé dans cette école leurs propres enfants ou d'autres petites âmes dont l'éducation leur incombaît? Ne serait-ce point, par hasard présenter le poison et prétendre ensuite que le poison ne donne point la mort, ou qu'il soit seul cause de la mort? Ce rêve absurde est une réalité. Il existe des pères et des mères prêts à s'évanouir à la seule pensée que leur fils pourrait un jour devenir mauvais, se pervertir tout à fait: mais s'il s'agit de son éducation et de son instruction, oh! alors, tous les scrupules disparaissent; et pourvu que le collège ou l'école qu'ils ont choisi pour leur rejeton ne soit pas trop éloigné et leur plaise, ils ne s'occupent nullement du reste — qui est précisément la chose la plus importante, à savoir si le collège est chrétien ou non, si l'on y apprend la religion ou le contraire — et s'en désintéressent complètement, ou bien croient aveuglément et sur parole les annonces de quatrième page d'un journal quelconque, ou le premier individu venu qui voudra bien les renseigner. Dès lors, ce qui peut arriver et arrive d'ordinaire en pareil cas, il est facile de le deviner. Il arrive le plus souvent que le collège en question est tenu par de vulgaires *marchands de soupe*, dont l'unique souci est de viser au nombre pour augmenter les profits; que les professeurs appartiennent à des sectes infâmes; que, par suite, l'enseignement est laïque au sens antichrétien du mot; que l'atmosphère est saturée de mondanité, d'indifférence religieuse, sinon de mépris et d'hostilité ouverte à l'égard de tout ce qui rappelle la vie chrétienne. Il arrive enfin que l'enfant, fleur de candeur et d'innocence le jour de son entrée au collège, en sortira bientôt l'esprit perverti et le cœur gâté, au point qu'au lieu de faire la consolation de ses parents dans leurs vieux jours, Dieu veuille que par sa vie désordonnée et licencieuse il n'abrège pas leur vie. Or, à qui attribuer la responsabilité de tout ce mal, sinon aux parents eux-mêmes, dont l'aveuglement

et la légèreté ont causé cette catastrophe ?

Qu'on nous permette de placer ici une anecdote toute récente et absolument authentique. Une *maman adorée* avait déjà résolu de placer son *petit chéri* dans un collège ecclésiastique, et cela uniquement parce qu'en bonne chrétienne qu'elle est, elle tenait avant tout à voir son fils grandir bon et pieux, tout en s'instruisant selon sa condition. C'était parfait. Mais un beau jour, l'excellente femme a la malchance de voir passer, allant en promenade, les élèves d'un autre collège, l'antithèse la plus réussie de celui de son choix, et situé tout près de ce dernier. Il n'en fallut pas davantage. Ce bel uniforme à la coupe militaire, l'air dégagé et quelque peu provocant des *potaches* qui défilaient devant elle, exercèrent sur la pauvre mère une irrésistible séduction: elle était conquise. Et dare dare, comme s'il se fût agi d'un simple jouet d'enfant, elle décréta de mettre son *petit chéri* au collège au bel uniforme militaire. Et ce fut fait. Peut-on imaginer légèreté et aveuglement de ce calibre ?

Sauvons la jeunesse! Oui, sans doute, mais pour y réussir la condition indispensable est que les familles n'agissent pas à la légère dans le choix du collège où elles veulent faire élever leurs enfants; qu'elles ne soient pas crédules à l'excès, mais se procurent, avec toute la diligence requise par cette grave affaire, des informations précises, sûres, détaillées, telles en un mot qu'elles offrent les plus amples garanties d'une solide éducation chrétienne....

Sauvons la jeunesse! Oui, mais comment? En partant de ce point indiscutable que l'école doit être éminemment éducatrice, et qu'il n'existe, qu'il ne peut exister d'éducation sans Dieu — parce que l'éducation n'est autre chose que la continuation de l'œuvre du Créateur dans l'enfant: c'est-à-dire prendre cette frêle créature au berceau et la conduire à sa fin suprême, qui est de connaître son Créateur, l'aimer et le servir pour aller jouir de Lui au ciel — il est de toute évidence que l'école, le collège, accomplissent leur mission élevée alors seulement que Dieu y est le fondement, la base nécessaire de l'enseignement, et que l'éducateur, au lieu de

rougir de Dieu, sait dignement le représenter devant son élève, de façon que l'enfant, sans même s'en apercevoir, doive sentir, entendre, voir son Dieu partout et à chaque instant.

Pline lui-même ne concevait pas autrement l'école, si l'on en croit le passage de ses œuvres où, parlant du précepteur, il le veut tel que la pudeur et la chasteté resplendissent en lui plus encore que la science et le talent; la raison, ajoute Pline, en est que d'un tel maître jamais l'enfant ne sera exposé à entendre quelque chose d'inutile, et moins encore à apprendre ce qu'il aurait dû toujours ignorer. Plus loin, s'adressant aux parents, Pline leur recommande de ne confier jamais leurs enfants à des maîtres dont les élèves ne pourraient apprendre les bonnes mœurs avant l'éloquence, parce que celle-ci s'apprend mal sans celles-là.

Ces paroles du philosophe païen seront notre conclusion. Nous en prenons texte pour prier encore une fois les familles de réfléchir sérieusement à la grande responsabilité dont elles auront à répondre devant Dieu et devant leurs propres enfants; à se convaincre que de l'école, du collège dépend ordinairement la vie ou la mort de leurs enfants; et surtout qu'elles devront un jour rendre au tribunal de Dieu un compte rigoureux de ces âmes qu'elles avaient mission de préparer pour le ciel.



DÉLIBÉRATIONS

DU

CONGRÈS SALÉSIEU DE BOLOGNE

Nous continuons à donner ici le texte des Délibérations prises dans l'important Congrès salésien de Bologne. Avant de reprendre la série des vœux formulés dans cette assemblée, nous sommes heureux d'annoncer à nos chers lecteurs que ces vœux, grâce au zèle des amis de nos Œuvres, commencent à devenir une consolante réalité.

Ces mois derniers, plusieurs œuvres d'éducation chrétienne ont pris nais-

sance à la suite des encouragements donnés par le Congrès aux fils de Don Bosco.

Signalons, ce mois-ci, le Patronage du dimanche établi à Balerne (Suisse); l'ouverture de Cours de religion dans la cité de Chieti, sous les auspices du vénéré archevêque de ce diocèse, Mgr. Roch Cocchia, qui a rehaussé de sa présence la solennité du premier Congrès salésien. Ce Pasteur zélé ne s'est pas contenté de bénir l'idée de ces Cours de religion dans sa ville épiscopale; il a voulu les installer dans son Oratoire privé et dans une autre salle de l'évêché. Aussi dès les premiers jours de juin dernier, par l'intermédiaire d'un excellent prêtre, Décurion de nos Coopérateurs et notre correspondant, Don Camille Tibério, Directeur spirituel du Séminaire de Chieti, Sa Grandeur invitait, au moyen d'une circulaire, les pères et les mères de famille et toutes les personnes qui ont à cœur le bien de la ville, à envoyer leur enfants et leurs jeunes gens à ces Cours absolument gratuits, pour leur assurer les bienfaits de la science de la religion, devenue incomparablement plus nécessaire à notre époque, où l'ignorance de plus en plus grande des vérités religieuses accroît tous les jours le nombre des ennemis de Dieu.

Nous applaudissons de tout cœur à cette sainte initiative, recommandons aux fidèles de Chieti de seconder les désirs de leur Pasteur si aimant, et souhaitons voir bientôt une foule d'autres villes imiter le noble exemple de la cité de Chieti.

En attendant, en même temps que nous soumettons à nos lecteurs une autre série des Délibérations prises par le Congrès de Bologne, nous formons des vœux pour que chacun de ces désirs trouve, dans toute ville, dans tout village où nous comptons un Coopérateur ou une Coopératrice, des ministres fidèles, disposés à donner le plus possible une forme concrète à ces Délibérations.

Écoles primaires et secondaires.

Considérant que l'enseignement religieux est indispensable à la saine instruction et à l'éducation morale de la jeunesse;

Que le devoir des catholiques, et spécialement des pères de famille, est de tenir la main à ce que cet enseignement religieux soit donné de la façon la plus convenable et d'une manière constante;

Le Congrès émet les vœux suivants:

Que l'on ne néglige rien pour introduire dans les Écoles primaires l'enseignement religieux donné dans les formes et de la manière voulu par l'Église, en se conformant aux lois de l'État; pour obtenir ce résultat, on aura même recours à des pétitions et à des appels aux autorités gouvernementales et communales, pour obtenir l'application des lois de l'État destinées à fournir l'assurance que cet enseignement est donné dans la mesure et dans la forme voulues; que les parents veillent à ce que les élèves des Cours primaires supérieurs et des Cours secondaires continuent à recevoir cet enseignement, surtout par la fréquentation des Cours d'instruction religieuse;

Que pour le choix des écoles et des internats, les parents procèdent avec une sagesse et une conscience s'inspirant pleinement de la foi et de la morale catholiques.

Internats et Oratoires pour les enfants.

Considérant que l'éducation de la jeunesse ne peut pas toujours s'achever en famille, et que pour parer à ce besoin on a dû ouvrir des Oratoires et des Internats pour y recevoir des enfants appartenant aux diverses classes de la société;

Considérant que la Maison d'éducation peut être, selon les principes qui la régissent, une sainte école de vertu dans laquelle on prépare aux luttes de la vie d'excellents chrétiens et d'honnêtes citoyens, ou un foyer de vices, de nature à mettre en danger la foi et les mœurs;

Le Congrès émet les vœux suivants:

Que les Coopérateurs salésiens apportent le plus grand soin à choisir les établissements où ils veulent placer leurs enfants; qu'ils fassent preuve du même zèle salutaire à l'égard de leurs amis et connaissances;

Qu'à l'occasion, ils prennent soin des enfants abandonnés ou exposés à se perdre; qu'ils se hâtent de les faire admettre dans quelque Oratoire ou autre établissement, en s'inspirant de l'esprit de la charité chrétienne;

Qu'en outre, ils soutiennent généreusement la Pieuse Société salésienne dans l'Œuvre des Internats et des Oratoires, non seulement pour l'aider à maintenir toujours florissantes les Maisons fondées dans ce but,

mais encore afin de faciliter les progrès des nombreuses fondations nouvelles qui, par la grâce de Dieu, vont se multipliant partout.

Ils auront ainsi la consolation et l'honneur d'avoir sauvé beaucoup d'âmes.

Éducation des filles.

Considérant que de l'éducation et de l'instruction religieuses de la jeune fille dépendent non seulement son avenir individuel, mais encore l'avenir de la famille et de la société ;

Que la manière dont l'enseignement est donné dans les écoles, autant que l'esprit dans lequel il est donné et l'exemple des maîtresses exercent une très grande influence sur l'esprit et le cœur des jeunes filles ;

Que surtout dans les villes et dans les centres ouvriers, la moralité d'une foule de filles du peuple court des dangers à cause du défaut d'instruction religieuse adaptée à leurs besoins et de l'abandon où les laissent leurs parents les dimanches et jours de fête ;

Le Congrès, en même temps qu'il rappelle aux parents le devoir capital qu'ils ont d'élever chrétiennement leurs filles :

1. Exhorte les Coopérateurs salésiens et les Coopératrices à ne confier l'éducation de leurs filles qu'aux seuls Instituts où l'enseignement religieux et les pratiques de piété forment la base de l'éducation ; il les exhorte également à faire connaître et à recommander les Instituts dont il s'agit à leurs parents, à leurs amis et à leurs connaissances ;

2. Il invite les Coopérateurs et surtout les Coopératrices, à favoriser de toutes les manières possibles les catéchismes paroissiaux pour les filles, en offrant même à MM. les curés, s'il est nécessaire, leur concours comme catéchistes ; il les invite également à faciliter l'assiduité au catéchisme aux petites filles qui dépendent d'eux et à celles sur lesquelles ils peuvent avoir quelque influence ;

3. Il recommande aux Coopérateurs et Coopératrices d'employer toute leur autorité ou leur influence afin que dans chaque commune, on ne confie l'enseignement qu'à des maîtresses dont l'éducation, la science et les bonnes qualités autorisent à espérer qu'elles s'acquitteront de leur Mission d'une façon satisfaisante, et au point de vue pédagogique et au point de vue religieux ;

4. Il fait des vœux pour que dans les villes et dans les centres ouvriers, où le besoin s'en fait plus vivement sentir, on fonde des Patronages du dimanche, des Écoles dominicales, et des ouvroirs pour les filles, en en confiant la direction à des religieuses ; si des Œuvres de ce genre sont déjà établies, le Congrès désire qu'on les soutienne ;

5. Il nourrit l'espoir que les Coopérateurs et les Coopératrices suggéreront aux

patrons d'introduire dans certains établissements industriels les religieuses avec mission de surveiller les enfants et les jeunes filles qui y sont employées ; pour assurer le succès de leurs démarches ils feront ressortir les avantages moraux et matériels que les patrons et les ouvrières retireraient d'une telle mesure ;

6. Il forme enfin des vœux pour que l'on fasse connaître et que l'on favorise les diverses Œuvres auxquelles se consacre l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, fondé par notre regretté Père Don Bosco et dépendant de la Pieuse Société salésienne, comme un Institut dont la forme et l'esprit, en harmonie avec les temps présents, sont reconnus pratiquement et efficacement capables de procurer le bien-être moral et religieux des filles du peuple.

Patronage et placement des jeunes ouvriers.

Premier ordre du jour.

Considérant que l'éducation première et plus efficace des enfants du peuple est celle qu'une mère chrétienne sait mettre au cœur de ses enfants au foyer domestique, si favorable à la santé du corps et de l'âme ; que, surtout dans les grands centres, une foule de logements de pauvres ouvriers ne présentant aucune garantie ni sous le rapport de l'hygiène, ni sous le rapport de la morale, sont abjects et meurtriers parce qu'ils tuent le corps et l'âme de l'enfant ;

Que les exigences de l'industrie moderne, en contraignant les mères de famille employées à l'usine à abandonner, pour la journée entière, leur foyer afin de prendre part au travail collectif des grandes manufactures, leur interdisent de se consacrer à leur mission naturelle d'éducation de leurs enfants ;

Que l'atelier que doit fréquenter l'apprenti pour se former à son métier ne peut concourir à lui donner une éducation si le patron ne possède point le sentiment surnaturel et délicat de la morale chrétienne ;

Que le repos du dimanche est non seulement un devoir, mais encore un droit du travailleur ;

Que l'assiduité de l'apprenti à l'instruction catéchistique du dimanche à la paroisse, est le moyen le plus sûr pour affermir en lui la bonne éducation qu'il a reçue dans sa famille ;

Qu'on doit malheureusement trop mettre en fait que la plus grande partie des enfants du peuple, même s'ils ont eu une mère chrétienne, cessent néanmoins presque toujours, après la première Communion, ou par l'action corruptrice de mauvais camarades ou à cause des scandales dont ils sont témoins, de pratiquer leurs devoirs religieux ;

Que ces enfants, et à plus forte raison

ceux qui ont eu le malheur de rencontrer une mère qui ne s'est point occupée d'eux, à cause peut-être des conditions spéciales où la mettait son labeur de tous les jours, peut-être aussi à cause d'un défaut de sentiments chrétiens, abandonnés à eux-mêmes et confiés à des patrons qui ne savent pas respecter leur âme, n'ayant aucune espèce d'instruction religieuse ou en ayant bien peu (parce qu'ils ont oublié les notions par eux reçues dans leur enfance) grandissent dans l'ignorance de Dieu et dans leurs devoirs de citoyens et de chrétiens;

Que tous ces enfants, appelés à former la nouvelle génération, chrétiens de nom seulement, privés dès lors de la lumière et des espérances du christianisme, foulant aux pieds les lois les plus sacrées et les plus universellement respectées, iront grossir les tourbes qui sont un péril et une menace pour la société.

Que seule la charité chrétienne, avec l'esprit de sacrifice et d'abnégation qui en est l'âme, avec les soins patients et les saintes industries qu'elle emploie, peut conjurer ou diminuer un si grand malheur;

Le Congrès émet les vœux suivants:

Que les Coopérateurs salésiens s'unissent à tous les hommes de cœur et de bonne volonté, pour obtenir, partout où ce sera possible, des dispositions législatives qui modèrent les exigences des grandes industries, en conciliant les seuls vrais intérêts de celles-ci avec l'obligation qu'il y a de respecter les droits sacrés et les devoirs de la maternité;

Qu'ils favorisent les Associations ayant pour but l'amélioration des logements ouvriers;

Qu'ils consacrent leur zèle et leur influence à faciliter le placement des enfants d'ouvriers dont on s'occupe peu ou même totalement abandonnés, dans les crèches et les salles d'asile, surtout dans ceux de ces Etablissements dirigés par des religieux; ils prendront à cœur ces Œuvres dans tous les cas où l'éducation première de ces enfants ne peut être faite par la mère au foyer domestique;

Qu'ils ne négligent rien pour placer les ouvriers dans les ateliers où l'on respecte les règles de la foi et de la morale chrétiennes;

Que les Coopérateurs salésiens placés à la tête d'une usine ou d'un atelier, s'intéressent aux jeunes apprentis qui leur sont confiés comme s'il s'agissait de leurs propres fils, en leur offrant toujours l'exemple d'une vie réellement chrétienne;

En conséquence, qu'il prennent à cœur non seulement la formation professionnelle de ces enfants, mais aussi l'éducation religieuse et morale et l'hygiène du corps;

Qu'ils mettent en honneur l'observance du repos et de la sanctification du dimanche, en donnant leur appui, de la meilleure fa-

çon possible, aux diverses initiatives dont ils seraient témoins autour d'eux;

Qu'ils cherchent aussi à obtenir de ces enfants l'assiduité aux catéchismes paroissiaux, aux Patronages du dimanche aux classes catholiques du soir et du dimanche, en veillant à ce qu'ils ne manquent point à l'accomplissement de leurs devoirs religieux;

Que loin de leur fournir une occasion de scandale par les mauvaises conversations, le blasphème ou les parties de plaisir, ils leur apprennent, par la parole et par l'exemple, le respect de Dieu et d'eux-mêmes, la fuite de l'oisiveté et l'amour du travail;

Qu'ils les enrôlent dès leur jeunesse dans les Sociétés catholiques de secours mutuels et de prévoyance, les habituant ainsi à l'épargne, afin qu'ils ne manquent point des secours nécessaires aux jours de la maladie, de la vieillesse et du malheur.

Qu'enfin en fixant le salaire de leurs ouvriers, ils se conforment aux maximes solennellement proclamées par le Souverain Pontife Léon XIII, dans son admirable Encyclique *Rerum Novarum*.

Second ordre du jour.

Considérant combien sont utiles à la formation religieuse des jeunes apprentis les Écoles professionnelles ouvertes par Don Bosco, écoles dans lesquelles abondent les moyens salutaires d'instruction et d'éducation chrétiennes;

Considérant l'avantage que présentent l'établissement et la propagation des susdites écoles, surtout dans les grands centres;

Le Congrès émet le vœu :

Que les Coopérateurs salésiens exercent toute leur influence et concourent par leurs conseils, par leurs offrandes et par leurs œuvres à fonder, dans les localités qui en sont dépourvues, des Écoles professionnelles, des classes du soir et du dimanche, en un mot, toutes les institutions créées par Don Bosco pour l'éducation des jeunes ouvriers, surtout dans les grandes villes; si ces Œuvres existent déjà, ils les soutiendront avec la plus active charité.

TURIN

Une fête de famille.

Le jeudi 18 et le dimanche 21 juillet dernier, l'Oratoire de Turin voyait la tout aimable fête de famille qui nous réjouit tous les ans. Nous voulons parler de la réunion des anciens élèves de l'Oratoire, prêtres et laïques, qui sont venus s'asseoir à la table

salésienne pour fêter la mémoire bénie de Don Bosco.

Nous croyons inutile de dire longuement avec quel entrain cordial cette solennité intime a été célébrée. Nous tenons cependant à reproduire le télégramme envoyé par la réunion au Souverain Pontife, et la réponse du Pape :

SAINT-PÈRE LÉON XIII

ROME.

Anciens élèves de Don Bosco, convoqués par di-gne successeur Don Rua pour agapes annuelles Oratoire salésien, aujourd'hui XXV^e anniversaire dé-finition infailibilité pontificale pour laquelle Don Bosco, sans se lasser jamais, par ses écrits, dans ses prédications, dans ses exhortations a dépensé sa vie, applaudissent d'un seul cœur S. S. Léon XIII qui, Maître sûr, les guide vers le ciel, et implorent bénédiction Apostolique.

CHARLES GASTINI, président.

Réponse du Pape.

Protestations anciens élèves salésiens agréables au Saint-Père qui bénit tous avec affection.

M. Card. RAMPOLLA.

S. É. LE CARD. DE LISBONNE A DON RUA.

Notre vénéré Père Don Rua a écrit, en juin dernier, une lettre de chaleureuse adhésion au Congrès catholique international convoqué à Lisbonne pour ce même mois. Cette lettre, adressée à Son Éminence le cardinal-patriarche de Lisbonne, lui fut présentée par le Directeur de l'Oratoire salésien de Braga, qui était chargé, avec quelques Coopérateurs salésiens portugais, de représenter au Congrès notre vénéré Père Don Rua, les Salésiens et tous nos chers Coopérateurs du monde entier.

Le Directeur de Braga reçut du Congrès l'accueil le plus cordial; et Son Éminence le cardinal-patriarche daigna adresser à notre vénéré Père Don Rua la lettre suivante :

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je ne veux point garder plus longtemps dans mon cœur les sentiments d'intime et profonde gratitude dont je suis pénétré pour tout ce que Votre Seigneurie révérendissime a bien voulu faire en vue d'honorer et de relever, pour sa part, le premier Congrès catholique international de Lisbonne, qui s'est tenu du 25 au 29 juin dernier... La lettre de Votre Seigneurie révérendissime, lue en plein Congrès, a suscité le plus vif enthousiasme, et a été saluée d'une salve d'applaudissements. Et maintenant, en mon nom, au nom de tous les Congressistes et des bons catholiques de ce pays, je remercie vivement Votre Seigneurie révérendissime, heureux de pouvoir lui donner l'assurance que le Congrès a dépassé de beaucoup l'attente universelle. Je recommande le succès de nos travaux aux prières de tous ceux qui,

comme Votre Seigneurie révérendissime, ont témoigné à notre Congrès le plus vif intérêt.

En présentant enfin mes salutations à Votre Seigneurie révérendissime, qui a concouru si efficacement à la réussite de notre Congrès, je me déclare, avec tous les égards dont vous êtes digne et avec une profonde reconnaissance,

De Votre Seigneurie révérendissime

Le très obligé serviteur

✠ JOSEPH, cardinal-patriarche.

Lisbonne, 5 juillet 1895.

VISITEURS ILLUSTRES.

Durant ce mois de juillet, l'Oratoire de Turin a été honoré de la visite de plusieurs personnages illustres.

Voici les noms de ces visiteurs : Mgr Charles Pelvat, des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, évêque de Nagpour (Indes anglaises), accompagné d'un ancien élève des Missionnaires, M. O' Gready, d'origine irlandaise, mais né aux Indes. — Mgr Jérôme Thomas da Silva, archevêque de Bahia et Primat du Brésil, qui, en mai dernier, avait visité notre Oratoire de San Pier d' Arena, (près Gênes). — Mgr Laferrière, évêque de Constantine et Hippone, en Algérie. — Mgr Silverio Gomes Pimenta, évêque titulaire de Comaco, auxiliaire de l'évêque de Marianna (Brésil), de retour d'un voyage en Palestine et à Rome.

**NOUVELLES DES MISSIONS
DE DON BOSCO**

AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

**LETTRES DE SA GRANDEUR M^{gr} LASAGNA
sur son premier voyage au Matto Grosso**

III (1).

Sur le Paraguay. — La stupide figure du crocodile. — Les files flottantes. — La capitale du Paraguay.

Cuyaba, 27 juin 1894.

Quand nous nous éveillâmes, le 16 mai, après qu'on eut célébré comme de coutume la sainte messe dans la même cabine, nous sortîmes pour admirer la beauté du Paraguay, sur les eaux duquel nous naviguons depuis dix heures.

(1) Voir *Bulletin* de Juin 1895.

Un panorama beaucoup plus beau et plus riant commençait à s'offrir à nos regards. Bien que l'on ait toujours à gauche la même rive basse et marécageuse du Chaco, à droite s'élève, ondoyant et florissant, le sol de la République du Paraguay. Au loin, à l'horizon, apparaissent de belles collines et de belles montagnes revêtues d'une végétation luxuriante.

Les rives du fleuve se sont considérablement rapprochées, les eaux deviennent plus limpides et nous cherchons des yeux, sous les arbres penchés de la rive, la stupide figure du crocodile appelé ici *jacaré*. Il est là, immobile, avec ses gros yeux ouverts, comme s'il était de granit.

Du bord partent de nombreux coups de fusil, mais s'il n'est pas touché, il ne fait pas un mouvement, il ne remue pas un membre : il continue de regarder du même air stupide. Ses écailles sont tellement dures que si la balle ne le frappe pas en plein, elle ricoche sur son dos et ne lui fait aucun mal. On le voit alors se dresser paresseusement sur ses quatre pattes, et, avec des mouvements désordonnés et grotesques, se traîner sous l'eau.

Ces fleuves et leurs affluents sont pleins de ces vilains animaux ; et plus on remonte vers l'Équateur, plus ils sont nombreux, au point d'encombrer littéralement le lit des fleuves, des torrents et des petits lacs voisins.

Seuls les Indiens en tirent profit, leur donnant la chasse quand ils ne trouvent pas d'autre gibier. Ils en dévorent les chairs nauséabondes, qui leur communiquent à eux-mêmes une odeur souverainement répugnante.

La présence de ces affreux animaux rend très dangereuse la moindre fantaisie de natation dans ces eaux : de fait, il arrive assez souvent que le crocodile s'élançe à l'improviste, saisit les imprudents et les entraîne au fond où il les dévore.

Le capitaine Nocetti racontait précisément que quelques années auparavant, il avait à bord le fils d'un de ses bons amis.

Aux heures les plus chaudes d'une journée d'été, profitant d'un moment où le bateau était resté en panne au milieu du fleuve, par suite du calme plat, le téméraire jeune homme se déshabilla rapidement, se laissa glisser le long de l'échelle et se jeta à l'eau pour prendre un bain. Il n'était pas encore complètement entré dans l'eau, qu'il jeta soudain un horrible cri : tous les marins, penchés sur les bastingages, le virent se tordre désespérément entre les mâchoires d'un énorme crocodile. Le capitaine épaula aussitôt sa carabine qui frappa le monstre, mais aussi hélas ! l'enfant du même coup. Au moins, ajouta-t-il, on put le mettre en terre chrétienne. Consolation bien faible pour les parents désolés.

Le courant de ces fleuves entraîne des plantes aquatiques à larges feuilles et quelques fois elles s'agglomèrent en si grande quantité et en masses si compactes qu'elles forment de véritables îles flottantes. De telle sorte que quand je les voyais défilier sous nos yeux à côté de notre navire, presque instinctivement, mon regard avide fouillait ces feuillages touffus et verdoyants, pour y découvrir une gazelle ou quelque lapin imprudent.

Que voulez-vous ? Je me souvenais encore avec un indicible plaisir du tableau si animé de phénomènes de ce genre que savait faire dans ses sermons cet apôtre doublé d'artiste qui fut M^{sr} Belasio. Ce sont des choses dont j'entendis parler enfant, il y a vingt ans, à Mirabello ; mais je ne les oublierai jamais.

Il me semble encore le voir, ce cher vieillard, se pencher hors de la chaire, et, des mains, des yeux, avec toute la magie de l'organe, de la parole et du geste, dépeindre d'après nature le lapin égaré, entraîné par le courant sur le petit pré fleuri.

Tout d'abord il levait le museau, dressait les oreilles, comme étourdi par la crainte d'être englouti ; puis il se rassurait en voyant tant de bonne herbe autour de lui, et finissait par prendre goût à se sentir bercé dans cet Eden enchanté, d'où il voit courir et passer, fuyant devant lui, tant de scènes, des panoramas si divers, des plaines et des bois si variés, jusqu'à ce que, hélas ! l'abîme l'engloutit soudain au plus beau de son extase. Image trop vraie de l'existence irréflective et de la misérable fin de tant de jeunes gens, qui se fient hardiment aux trompeuses apparences du monde perfide.

Le Paraguay et le Parana forment ainsi beaucoup d'îles, qui, en peu d'années, se couvrent de plantes verdoyantes et d'arbres touffus. Mais quand reviennent les grandes inondations, elles emportent les îles existantes pour en former de nouvelles, entraînant dans leurs tourbillons puissants des amas de terre éboulée et des troncs d'arbres gigantesques, qui vont constituer ensuite de nouveaux bancs et de nouvelles îles. Il en résulte qu'aucun géographe n'est capable d'indiquer avec précision le véritable cours de ces fleuves, qui, dans leurs détours et circonvolutions, changent à chaque instant la forme et la profondeur de leur lit.

C'est pour cela que tout bâtiment, tout vapeur qui veut naviguer dans ces eaux doit prendre un pilote spécial qui sache, par un coup d'œil exercé depuis longtemps, beaucoup plus que par la science nautique, connaître et je dirais presque deviner les caprices et les surprises de ces courants si variables et si impétueux.

Durant notre voyage, le vapeur s'arrêta quelques heures à Humaito, qui est le premier village du Paraguay, puis à Villa del

Pilar, dont est curé un certain Don Tommaso Bethmeth, qui fut professeur à notre *Collegio Pio*.

De là, j'envoyai un salut au Président de la République du Paraguay, M. Gonzales, et au Révérend Administrateur diocésain, Don Arrua.

Les terrains de la rive gauche appartiennent encore à l'Argentine, qui se les approprias comme pays conquis, après la fameuse guerre que le Paraguay eut à soutenir de 1864 à 1870 contre l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay.

Ce fut positivement une guerre de destruction, pendant laquelle le tyran du Paraguay, Francesco Solano Lopez, conduisit à la boucherie tous ses sujets, lesquels firent preuve d'une valeur et d'un héroïsme sans exemple dans l'histoire de l'Amérique du Sud.

Mais tout fut inutile. Après six ans d'une lutte désespérée, titanique, les alliés écrasèrent le pauvre Paraguay, qui resta défait, annihilé.

Le Brésil, par droit de conquête, transporta sa frontière à Rio Apa; l'Argentine s'étendit jusqu'au Pilcomayo et s'approprias le territoire de *Misiones*, au delà du Rio Parano. Pour se faire une idée de la férocité avec laquelle la guerre a été conduite et des horribles conséquences qui en furent le résultat, qu'on pense que maintenant encore, le Paraguay, si l'on retranche les enfants, n'a que 28 mille hommes et *plus de 400 mille femmes*. C'est dire le nombre de ceux qui furent anéantis par la mitraille et par la faim.

A l'embouchure du Pilcomayo, se trouve une forteresse argentine avec une petite garnison. Tout cet immense territoire, qui descend jusqu'à Santa-Fé et s'étend jusqu'à la province de Santiago, dell'Estero et de Salta, très marécageux, bas, malsain et sujet à de longues inondations, est presque complètement dépeuplé, à l'exception de deux ou trois points assez élevés, où se sont établies des entreprises coloniales, qui emploient leurs capitaux et quelques milliers de bras à la culture de la canne à sucre et à l'entretien des raffineries nécessaires. Du Pilcomayo à l'Assomption, capitale de la République, le trajet n'est pas long et nous y arrivâmes le 17 mai, à une heure après-midi, neuf jours après notre départ de Montevideo. Je ne m'arrêterai pas à décrire les joyeuses réceptions qu'on nous y fit, les travaux auxquels je pris part (il me semble en avoir déjà parlé dans une autre lettre); enfin je ne dirai rien des projets que je caressais et préparais dès cette époque, et que je vous envoyai à la hâte.

D'ailleurs, je devrai revenir sous peu pour visiter les Indiens de Chaco et traverser ensuite toute la République, afin de voir de près les célèbres tribus des Kaingua et ar-

river dans le haut Parana, pour traverser toutes les forêts des *Misiones* et rejoindre le bassin du haut Uruguay, sur lequel j'espère descendre peu à peu jusqu'à Paysandu, puis à Montevideo.

Il est nécessaire que je me fasse une idée claire et précise des besoins de l'immense champ que nous ouvre notre Mission, afin de pourvoir celle-ci en temps opportun, des ressources qui seront les plus indiquées pour la bonne réussite de l'entreprise.

C'est un voyage long, très pénible, hérissé de difficultés, mais d'une importance extraordinaire; et j'espère que la Vierge Auxiliatrice m'aidera à l'accomplir heureusement, pour marquer ainsi par mon passage les nouvelles voies que devront suivre nos chers missionnaires salésiens.

A vous maintenant, ô jeunes élus qui sentez brûler dans vos poitrines le feu du zèle, à vous, ô valeureux qui vous sentez appelés de Dieu à de hautes et courageuses entreprises pour le salut des peuples et la gloire de Jésus-Christ! Tournez vos regards de ce côté, dirigez par ici vos pas. Oh! elle ne vous manquera point la riche moisson de sacrifices et de triomphes, d'épines acérées et de célestes consolations, la couronne de la victoire et la palme du martyre de l'immolation. Ce sont de nouveaux horizons qui s'ouvrent devant les intrépides apôtres des sauvages, de nouveaux mondes qui entr'ouvrent leurs portes aux anges propagateurs de la civilisation chrétienne, aux héros de l'Évangile. De vous aussi, les générations présentes et futures chanteront: *O quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona*. — Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent l'évangile de paix, l'évangile de tout bien!

IV

Les deux rives du Rio. — Dans la zone torride. — Les pauvres Indiens du Chaco. — A Corumba, la rivale de la capitale du Matto Grosso.

Par le vapeur *Diamantino* arrivèrent, le 4 juin, au Paraguay, le cher Don Solari, Don Arthur Castello, le clerc Colli et le catéchiste Jean-Baptiste Ruffies, avec leur directeur, l'excellent Don Antoine Malan, qui avaient été désignés pour jeter les bases de la difficile Mission du Matto-Grosso. Nous préférâmes débiter par ce point si éloigné, parce qu'il est le plus central de l'Amérique du Sud. De plus, entouré comme il l'est des hordes sauvages, il nous semblait aussi le plus stratégique et le plus approprié à l'organisation d'une action générale et vigoureuse ayant pour but la conversion des indigènes.

Je m'unis donc à ces chers confrères sur le vapeur brésilien *Diamantino*, qui, le matin du 6, leva l'ancre pour remonter du nouveau les ondes placides du Paraguay.

J'avais été accompagné à bord par le Ministre des Cultes, l'Administrateur diocésain, le Recteur du Séminaire, les fils de l'ambassadeur argentin, plusieurs excellents prêtres et le Président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, M. Sambonini, ainsi que par beaucoup d'autres amis. Ils auraient même été beaucoup plus nombreux, si à ce moment même n'avaient eu lieu en ville les obsèques solennelles de M. Ricardo Garcia, ambassadeur de l'Uruguay, qui était mort dans mes bras le jour précédent, muni des suprêmes consolations de notre sainte religion.

En nous voyant réunis encore une fois avant la séparation, nos chers confrères et moi nous nous sentions le cœur rempli d'une indicible allégresse. Nous étions unanimes à bénir et à remercier le Seigneur de la grande et visible protection que jusqu'alors il nous avait accordée.

Nous avions aussi sur le *Diamantino* toute facilité pour célébrer chaque jour en forme privée la sainte Messe; et les jours de fête, nous en célébrions une dans le salon pour la commodité des passagers, en y ajoutant des chants et de la musique, car notre cher Don Solari voyageait avec son harmonium portatif, qui fera un jour les délices des pauvres sauvages.

En attendant, la chaleur commençait à se faire sentir très fortement, car nous étions arrivés au 24^{ème} degré de latitude australe et nous allions entrer le lendemain sous la zone torride. A droite, nous avions encore les charmantes rives du Paraguay, toujours ondulées, toujours riantes avec leurs collines et leurs montagnes couvertes d'arbres gigantesques, dont les rameaux supportaient et laissaient se balancer au vent des lianes variées et diverses plantes parasites aux fleurs éclatantes.

On voyait voler çà et là en troupes ou séparément les plus jolis oiseaux de toute grandeur et de toute couleur; et sur le vert obscur de la forêt se détachaient, avec un merveilleux relief, les cygnes, les hérons et mille autres volatiles.

De temps en temps apparaissaient aussi, à l'ombre des palmiers et des bananiers, de modestes cabanes de bergers et de paysans qui vivent là dans une perpétuelle solitude. Pauvres gens! Même dans les cas de souveraine urgence, quel temps ne doivent-ils pas employer pour se rendre jusqu'à la ville en naviguant sur de fragiles barques! Par la voie de terre, il leur serait complètement impossible d'y arriver, vu qu'il n'y a point de routes pratiquées dans les bois, ni de ponts sur les gros torrents qui accourent nombreux apporter le tribut de leurs eaux au grand Rio.

Vers la rive opposée, c'est-à-dire à notre gauche, s'étendait toujours le sol bas et marécageux du Chaco, peuplé presque exclu-

sivement d'Indiens errants, qui, au temps des grandes inondations, se retirent peu à peu jusqu'au pied des grandes montagnes de Bolivie. Le sol est couvert de bois impénétrables, de palmiers et de cèdres, de *chebroche* et *jucarando* et cent autres essences de grande valeur.

Quand nous passâmes en ces parages, les eaux s'étaient déjà beaucoup retirées; par suite, les pauvres Indiens s'approchaient des rives, et nous en rencontrâmes de forts groupes çà et là, avant d'être à notre destination.

En effet, dès notre arrivée, le matin du 7, à Villa Conception, nous vîmes aussitôt les barques des Indiens glisser autour de notre vapeur, pour nous demander du biscuit ou galette et des cadeaux quelconques, dont ils font grand cas. Ils étaient presque nus et quelques-uns avaient les membres et le corps peints de rouge vif et de noir luisant.

C'est précisément vers ce point qu'accourent les Indiens du Chaco, pour y échanger des peaux de tigres et d'autres bêtes féroces contre du sel, dont ils ont besoin, et contre de l'eau de vie, dont ils sont avides au delà de toute expression.

Pour ce motif, j'espère, à mon retour, pouvoir m'arrêter là cinq ou six jours, afin de faire un peu de bien à ces populations et me rendre compte plus exactement du caractère de ces Indiens, parmi lesquels je ne négligerai pas de faire une brève excursion. En attendant, le voyage ayant recommencé, on navigua encore pendant trois jours consécutifs, pour arriver finalement le 10 au soir au port de Corumba.

A mesure que l'on remontait, la chaleur était toujours plus suffoquante, les moustiques nous assaillaient avec acharnement et la soif devenait intolérable.

Ce n'est que de loin qu'on voyait surgir quelque montagne. Autour de nous, des sites marécageux et des bois interminables s'élevaient des eaux stagnantes. Sur deux ou trois points, nous trouvâmes quelques terrains exhaussés, autant que je puis croire, artificiellement, où vivaient pêle-mêle quelques centaines d'Indiens et de blancs, occupés à abattre les vieux arbres de la forêt et à les réduire en grosses poutres, que les bâtiments viennent ensuite charger pour les transporter à Buenos-Ayres, à Montevideo et même en Europe.

C'est un port de ce genre que le Port Casado, nom du propriétaire, riche espagnol, qui a acheté dans le Chaco un territoire peut-être plus vaste que l'Italie entière. Mais à quoi lui sert-il, s'il est inhabitable?

Nous trouvâmes aussi sur notre route le Port Pacheco ou Bahia-Negra, qui est la Sibérie du Paraguay. Non pas à cause du froid, car la chaleur tropicale y est intense, mais parce qu'on y transporte les ivrognes

incorrigibles, les factieux et autres individus nuisibles.

Comme c'est un endroit qui confine au Brésil, il s'y trouve une garnison qui surveille ces déportés.

C'est précisément là qu'est arrivé, au cours de son audacieuse exploration, notre regretté Don Angelo Savio; aussi ne donnerai-je point d'autres détails, puisque lui-même en a suffisamment écrit autrefois.

Je vous dirai seulement que je me sentis le cœur ulcéré, en voyant accourir à la rive tant d'hommes et de femmes à-demi abrutis et tant de sauvages complètement nus, parmi la soldatesque arrogante. Là, dans ces bois, sans la plus petite église, sans prêtre, sans un frein quelconque, faut-il s'étonner qu'ils se laissent aller à vivre comme des bêtes?...

Je vous ai dit que nous étions arrivés le soir du 10 juin dans le port de Corumba. Bien que cette ville soit par sa population et son importance la seconde ville du Matto-Grosso et la rivale de Cuyaba elle-même, je ne voudrais pas que l'on crût que Corumba est un port comme nos ports d'Italie. Cette ville pourrait à peine soutenir la comparaison avec les plus modestes villages de notre patrie. Elle compte tout au plus trois mille habitants, outre les soldats qui y tiennent garnison.

Là, se trouvent les bureaux de la douane de l'État, là aussi s'arrêtent les vapeurs, car plus haut l'eau diminue tellement, que pour naviguer il faut monter sur de petits vapeurs très légers, sans charge d'aucune sorte, et bien des fois il n'est même pas possible à ces bateaux de continuer. Alors, il faut transborder sur de mauvaises barques à fond plat, qu'à cause de cela on appelle *chatos*, mises en mouvement, non au moyen de voiles, mais à force de rames et à l'aide de pieux que des hommes robustes enfoncent dans le lit du fleuve, poussant ainsi peu à peu et pour ainsi dire par soubresauts la pauvre embarcation.

C'est ce qui nous est arrivé à nous aussi.

A Corumba vinrent nous recevoir le curé, un Italien, Don Constantin Tarzio et M. le consul de Bolivie. Le lendemain, je descendis à terre pour visiter l'église, le commandant de la place, M. le colonel Horace, et le consul italien, M. Carcano de Milan, personnes très aimables, qui ensuite m'accompagnèrent jusqu'à bord. La musique du régiment nous précédait.

Le vieux curé est seul et très découragé: il a affaire avec beaucoup d'étrangers, même Italiens, spéculateurs et aventuriers en grande partie, avec *cent lieues et plus de territoire sous sa juridiction*; on comprend qu'il se sente écrasé.

Il n'y a qu'une école pour les garçons et une autre pour les filles, dirigées par des religieux et par des Sœurs, qui pourraient, avec le temps, changer l'aspect de cette pe-

tite ville, élevée sur des roches calcaires, brûlée par le soleil et tout entière adonnée au trafic et à la vie matérielle. Pourrions-nous un jour contribuer à cette œuvre de régénération? Dieu le veuille!

V

Sur le fleuve San Lorenzo et sur le Cuyaba. — Comme on voyage mal. — Quelle abondance d'oiseaux et de poissons! — Un cas tragique. — Du vapeur sur une mauvaise barque. — On descend à terre. — On arrive à la capitale.

Cuyaba, 29 juin 1894.

Le 11 juin, à l'approche de la nuit, nous étions déjà tous entassés sur un fragile bateau à vapeur où il nous était à peine possible d'emporter avec nous quelque petite valise pour les vêtements indispensables. Nous dûmes laisser tout le reste de nos bagages à Corumba; c'est que les eaux étant déjà très basses, le petit vapeur courait le risque de s'échouer. Il était donc nécessaire de le tenir aussi léger et facile à manœuvrer que possible. Outre les passagers, au nombre de quatre-vingts et plus, nous avions avec nous une quarantaine de soldats, noirs, mulâtres, indiens et métis, avec leurs femmes et leurs enfants.

Le petit vapeur n'avait que quelques cabines pour les dames; heureusement le pilote voulut bien nous céder, à moi et à mon secrétaire, son pauvre taudis.

A la poupe et à la proue du petit vapeur, comme aussi de chaque côté, se trouvaient d'étroits corridors ouverts. Le jour, ils servaient de lieu de promenade et de réfectoire commun, la nuit, de dortoir général.

Chacun s'arrangeait comme il pouvait. Un sac ou une couverture de voyage servait de matelas; et avec une valise en guise de traversin, on passait la nuit blotti à la grâce de Dieu.

Heureux qui avait le sommeil dur et une santé à toute épreuve: il ne lui restait, à titre de souvenir de ces nuits méritoires, qu'une raideur dans les membres.

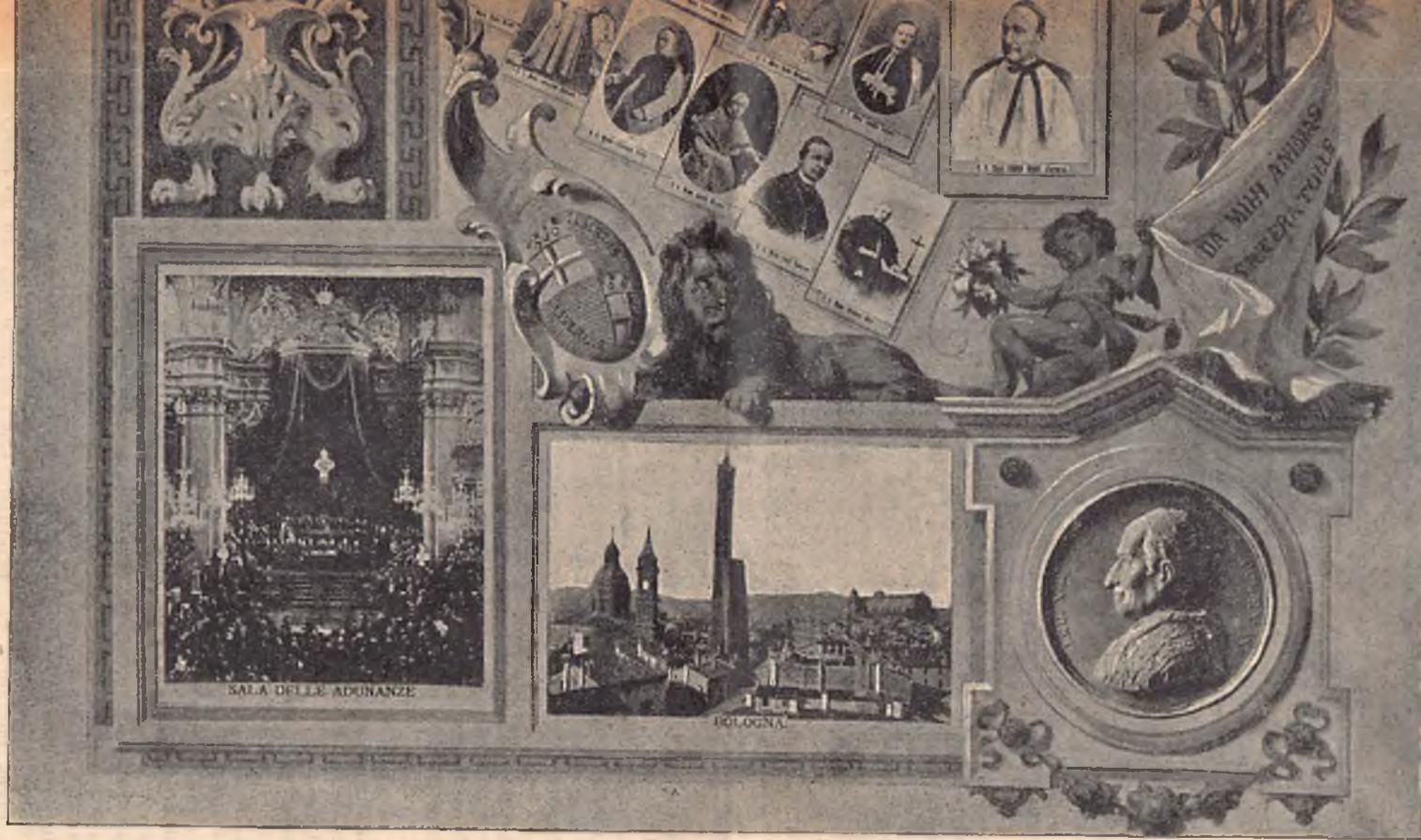
Pour moi, je ne pouvais nullement me louer de ce genre de repos.

Ayant eu à traverser pendant des jours et des semaines entières des pays marécageux, où le soleil ardent soulève d'épaisses vapeurs, qui la nuit se condensent et retombent en pluie fine et en rosée humide et malsaine que l'on ne peut éviter, je sentais se réveiller en moi des douleurs rhumatismales très aiguës aux épaules, aux flancs et à l'épine dorsale. Je passais des nuits pénibles et je me levais le visage orné de taches et de marques livides. Je fus si éprouvé que je n'en suis pas encore bien remis maintenant. Aucun de mes chers compagnons n'eut toutefois à souffrir de ces



PRIMO CONGRESSO SALESIANO
IN BOLOGNA 23, 24, 25 Aprile 1895





LES CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES QUI ONT PRIS PART AU CONGRÈS SALÉSIEEN DE BOLOGNE.

Reproduction d'un travail artistique préparé par l'Atelier photographique de l'Oratoire de Turin. Cet Atelier a mis en vente des photographies du travail ci-dessus. Voici les formats et les prix :

ALBUM: 12 × 16: 0,80 c. — 21 × 27: 2,00 — 30 × 40: 5,00. — Ces dernières dimensions, mais sur papier inaltérable aux sels de platine: 10,00.

ADRESSE: Photographie salésienne, 32, via Cottolengo Turin, (Italie).

inconvenients; la gaieté et le courage ne nous manquèrent pas un seul jour.

Le petit vapeur stoppait toutes les vingt-quatre heures pour faire du bois, combustible qui lui tient lieu de charbon. Et il s'arrêtait dans les rares endroits où quelque hardi compagnon avait construit quelque cabane, pour faire de l'élevage et cultiver du riz ou du maïs dans ces marais malsains.

Après deux jours de navigation, nous laissâmes le Paraguay à notre gauche, pour entrer dans le fleuve San Lorenzo, sur les rives lointaines duquel sont précisément campés les Indiens *Coroados* parmi lesquels nous irons bientôt.

Nous naviguâmes sur ses eaux tranquilles pendant vingt-huit heures, puis nous laissâmes le San Lorenzo à droite, pour entrer dans l'embouchure du petit Cuyaba, aux détours si capricieux.

Rien de notable ne nous était arrivé jusqu'alors; mais à mesure que les eaux s'abaissaient, on voyait émerger, de plus en plus nombreux et très peu aimables, les crocodiles dont ces régions sont infestées.

Nous passions à quelques mètres d'eux, mais ils ne se dérangeaient pas. Allongés par petites troupes sur le sable humide, avec leur vilaine tête soulevée, ils faisaient scintiller au soleil les dents aigües et formidables de leurs énormes mâchoires et, immobiles, de leurs gros yeux grands ouverts, nous suivaient.

Du bord, il était défendu de tirer: sans cela, on aurait pu en tuer des quantités.

La peau de ces animaux est très appréciée pour recouvrir des valises et des malles. Mais ici personne ne s'occupe de cette chasse excepté les Indiens, et encore faut-il que la faim les y contraigne.

Nous voyons passer sur nos têtes et nous entendons gazouiller étrangement des vols de perroquets innombrables. Les tout petits, de couleur verte, appelés *catorritos*; l'espèce commune aux plumes vertes, rouges et jaunes, avec un énorme bec recourbé et de gros yeux de couleurs si variées et de telles nuances, qu'ils semblaient avoir exercé le pinceau d'un artiste éminent.

Ici on les appelle *araros*. Les sauvages les élèvent et les gardent, une fois apprivoisés, dans leurs tentes, pour leur arracher les plumes dont ils s'ornent la tête et la ceinture les jours de fête, et aussi parce qu'ils croient que les âmes des défunts passent dans les corps des *araros*.

Ce qui, par exemple, est vraiment merveilleux, dans ces fleuves, c'est l'abondance incroyable des poissons. Il y a le *paen*, le *dorado*, le *piroputangé*, le *poisson roi* et cent autres; il y en a de gros, de petits, d'autres qui scintillent des plus vives couleurs, et leur chair est exquise. On les voit frétiller en troupe dans l'eau et se livrer à des sauts

et à des cabrioles à la surface même des flots.

Les pauvrets ont pourtant des ennemis nombreux et féroces: les crocodiles, les caméléons et même les tigres qui viennent, affamés, se jeter à la nage et saisir du bout de leurs grosses griffes les poissons; n'oublions pas le *loup d'eau* et la *capinara*, deux gros mammifères amphibies, l'un un peu plus gros qu'un chat et le second de la taille d'un beau chien, qui vivent de poisson; l'un et l'autre creusent leurs tanières sur les rives et vivent presque toujours dans l'eau. Qui pourrait énumérer l'extraordinaire variété d'oiseaux aquatiques qui traversent le fleuve d'une rive à l'autre, qui volent audessus en troupes, qui y plongent, y nagent, y décrivant de larges cercles et se précipitant tout à coup chacun suivant sa tactique particulière, ennemis perpétuels et acharnés de la vie des pauvres poissons!

On voit de ces oiseaux, qui, les ailes étendues, ont plus de deux mètres d'envergure; d'autres ont les jambes, le cou et le bec si longs, qu'ils paraîtraient de vraies monstruosités, si l'on ne se rappelait que Dieu les a fait ainsi, pour qu'ils puissent mieux poursuivre et atteindre leur proie.

Et cependant, il y a tant de poissons qu'on en est stupéfait. C'est au point que certains pêcheurs établissent des barrières dans quelque angle du fleuve, en prennent ainsi des quantités énormes et les jettent dans de grandes chaudières pour obtenir une huile de poisson dont les pauvres se servent pour se procurer du luminaire et pour faire leur cuisine.

À l'approche des grandes pluies, en septembre et octobre, les fleuves commencent à déborder et les poissons femelles, pour soustraire leurs petits à la voracité des crocodiles, pénètrent, par les ruisseaux, dans les étangs et les petits lacs nouveaux qui se forment dans les forêts, et voient croître là par myriades leur progéniture.

Puis, quand les pluies cessent, vers avril ou mai, et que les eaux commencent à baisser, tous ensemble, comme une armée immense, pour ne pas périr sur le terrain d'où les eaux se retirent périodiquement, reviennent de nouveau dans le lit du fleuve, qui, de la sorte, est toujours extraordinairement rempli de poissons.

Il arrive souvent que quelque habitant de la forêt barre le passage aux poissons, en élevant une digue à l'embouchure du ruisseau; et quand le marais est à sec, on recueille des charretées de poissons, qui donnent des tonnes d'huile.

Toujours remontant le fleuve Cuyaba, nous passâmes près d'un endroit devenu tristement célèbre par un évènement tragique qui s'y produisit. On l'appelle *fazenda do aterrado* ou campagne du plateau, parce que la maisonnette est construite là sur un remblai ar-

tificiel, établi comme une défense contre les inondations.

Il y a quelques années vivait là, avec sa famille et avec plusieurs ouvriers agricoles, un nommé Figueredo. Il s'adonnait à l'élevage du bétail et à la culture des céréales. Armés de bons fusils, afin de terroriser les Indiens, ils donnaient la chasse à ceux qui s'approchaient. Ces Indiens étaient précisément les Coroados, les mêmes que la Providence daigne aujourd'hui confier aux Salésiens.

Mais les Indiens, lésés dans leurs droits de souveraineté sur ce terrain et provoqués par les assassinats commis sur leurs frères par de véritables sauvages soit disant civilisés, au lieu de s'éloigner pour toujours, jurèrent de se venger.

Ils saisirent donc l'occasion propice, un moment où M. Figueredo fût, ainsi que ses domestiques, loin de la maison, tout occupé au travail dans la forêt voisine. Se faulant alors prudemment à travers les fourrés, ils surprirent la maîtresse de la maison entourée de ses enfants et les tuèrent tous sans qu'aucun trouvât moyen de s'échapper. Ils enfilèrent les têtes de la mère et des fils sur des piques plantées à distance l'une de l'autre dans la cour, et mirent le sang dans des assiettes sur la table déjà préparée pour le souper.

À la nuit tombante. Figueredo revenait gaiement vers la maison aimée. N'entendant pas, comme à l'ordinaire, la voix de ses enfants, qui avaient l'habitude de courir joyeux à sa rencontre, il hâte le pas. Son cœur battait plus fort que de coutume. Quand il fut arrivé dans la cour, il poussa un rugissement et s'évanouit.

Ses domestiques l'étendirent dans une barque et l'emportèrent loin, bien loin de ce lieu néfaste, où il ne revint plus jamais.

Il vit encore, mais comme hébété : toujours seul, il marche en gesticulant, lève les yeux au ciel et ne cesse de pleurer au souvenir de son effroyable malheur.

Très ému, je bénis la croix rustique qui s'élève sur ce lieu funèbre, en invoquant la miséricorde de Dieu en faveur des victimes innocentes et pour leurs bourreaux inconscients.

Le 15 juin au soir, nous fîmes halte en face d'une maison rustique où attendait, sur son cheval tout sellé, un courrier venu de la capitale par ordre du Gouverneur de l'État, afin de savoir si les missionnaires se trouvaient sur le bateau. Aussitôt qu'il eut appris la nouvelle désirée, il remonta à cheval et disparut dans les étroits sentiers qui serpentent sous les voûtes obscures formées par les arbres touffus de la forêt.

C'était signe qu'il nous restait bien peu de chemin à faire. Mais un peu plus haut, le fleuve s'étendait outre mesure ; et le cou-

rant, diminuant de force, permettait aux sables des bancs de s'amonceler en masses énormes qui nous barraient le passage.

Le bon capitaine fit transporter sur une grande barque que l'on avait prise à la remorque à la dernière station, toutes les valises, tous les objets de quelque poids, afin d'alléger le vapeur, et nous tentâmes ainsi le passage, qui s'effectua facilement. Nous espérions pouvoir arriver le lendemain soir à Cuyaba, mais nous nous trompions.

Le matin du jour suivant, 17, qui était un dimanche, comme nous venions de nous lever, et que nous nous préparions de bonne heure à célébrer la sainte Messe dans mon taudis, le vapeur fit entendre un craquement horrible : il venait, pour la seconde fois, de s'ensabler. Cette fois encore, le capitaine n'omit aucune précaution et fit tous ses efforts pour surmonter l'obstacle. Il fit descendre tous les passagers et divers objets sur la barque, ce qui permit au vapeur de se remettre à flot.

Le capitaine nous promit de nous remorquer au moins jusqu'à Cuyaba.

Il fit ensuite sonder le chenal du fleuve, envoya des marins qui, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et des pieux à la main, sondèrent le fond sur divers points, puis il revint en arrière et recommença à avancer, d'abord à droite, puis à gauche, puis au milieu, essayant de toutes les manières de franchir le mauvais pas : tout fut inutile.

Le passage nous était inexorablement interdit par les bancs de sable. Alors on jeta l'ancre près des arbres de la rive voisine, afin que leur ombre nous défendit contre les rayons d'un soleil cuisant. Le capitaine nous appela pour la dernière fois à bord afin de nous offrir à dîner.

Ensuite, nous laissâmes pour toujours le petit vapeur *Coxipo*, où restèrent les soldats avec leurs femmes. Nous autres passagers, nous nous installâmes, empilés comme des anchois, dans le gros chaland.

Qu'elle fut longue cette nuit ! Elle nous parut éternelle. Les moustiques se jetaient sur nous avec rage.

En vain j'avais cru me protéger contre eux en enfilant une double paire de grosses chaussettes ; leur dard trouvait encore le moyen d'arriver jusqu'à la chair vive et d'en faire jaillir le sang.

La grande barque était poussée avec bien de la peine, à l'aide de bâtons enfoncés jusque dans la vase du bas fleuve par dix robustes bateliers.

Des ruisseaux de sueur sillonnaient leur visage, couraient sur leur poitrine et le long de leurs reins nus. Et nous, rassemblés en tas au milieu ou serrés vers les bords, enveloppés dans des couvertures de laine, pour ne pas être transpercés par l'abondante rosée de ces pays-ci, nous essayions de trouver un peu de calme dans le sommeil.

Le bateliers, pour ne pas fléchir sous le poids du travail, se tenaient debout, répétant uniformément leurs poussées dans le lit du fleuve et marquant de leurs pieds, qui résonnaient à l'unisson sur les planches sonores, un rythme étrange. Impossible de fermer l'œil.

L'aurore parut enfin. La barque s'approcha de la rive et fut amarrée à un tronc d'arbre, pour laisser respirer un peu les bateliers exténués. Pour nous, impatients, nous sautons à terre et courons tout d'une haleine çà et là à travers le bois, pour nous dégourdir les jambes et pour nous débarasser de certains hôtes peu encombrants, mais passablement ennuyeux...

On nous donna ensuite du biscuit et une tranche d'un saucisson qui nous parut très savoureux; après l'avoir arrosée d'un bon verre d'eau prise dans le fleuve, nous nous remîmes péniblement en route pour Cuyaba, où nous arrivâmes au son des cloches, aux accents de la musique et au bruit des salves d'artillerie, le 18 juin, à midi juste, attendus, embrassés et fêtés par le vénéré évêque, M^{re} Charles d'Amour, par le Gouverneur de l'État, par des généraux, des magistrats, enfin par tout un peuple qui se groupait autour de nous et qui nous accompagna, parmi des tourbillons de poussière, jusqu'à la petite église de San-Gonzolo, dans laquelle on chanta et de bon cœur un *Te Deum* solennel.

VI

Cuyaba, sa position, son aspect, ses produits naturels. — Civilisation. — Usage barbare. — Ce que devront faire les missionnaires.

A bord du *Ladario*, le 18 juillet 1894.

Il est bon que je dise maintenant quelque chose de cette ville de Cuyaba et de l'immense État du Matto Grosso, dont elle est la capitale.

Elle est construite sur deux collines qui s'étendent parallèlement au fleuve et sont séparées par un torrent à sec durant une partie de l'année, mais qui enfle dans la saison des pluies et roule alors majestueusement ses eaux vers le fleuve.

Cuyaba doit avoir une population d'environ seize mille habitants. Les rues sont étroites et tortueuses; une à peine est mal pavée, les autres sont défoncées, ravinées surtout, parce que la saison des pluies les élève à la dignité de véritables petits torrents.

Les maisons, presque toutes à un étage, sont sans goût et sans art, mais bien aérées et presque toutes pourvues d'une cour et d'un jardin.

Les quelques églises édifiées jusqu'ici sont du vieux style portugais; un salon qui se restreint vers le fond, pour laisser la place

du sanctuaire et à la sacristie, construits sur les côtés. L'évêque n'a que trois prêtres dans la capitale, et huit autres répartis dans les paroisses; plusieurs de celles-ci sont sans pasteur depuis des années. La majeure partie de ces prêtres sont vieux, décrépits et malades. Il y a un séminaire dirigé depuis cinq ans par quatre zélés missionnaires lazaristes, qui sont la vraie providence de l'Église de Matto Grosso; mais les vocations réussissent si peu, qu'en seize ans l'évêque n'a pu ordonner qu'un seul prêtre; et au moment où j'écris, il n'y a qu'un seul élève qui fasse ses études et soit arrivé en seconde.

Depuis trois ans, il y a aussi un asile pour les jeunes filles pauvres, confié à quatre sœurs de Saint-Vincent de Paul. C'est l'œuvre de prédilection de Monseigneur, qui a fait des prodiges de charité et de saint zèle pour sa fondation et son agrandissement. Cet asile contient aussi une quarantaine de jeunes filles pensionnaires internes et autant d'externes.

Cuyaba compte trois casernes, un arsenal de marine, une pharmacie, un théâtre populaire qui s'ouvre très rarement, diverses maisons de commerce, qui fournissent aux habitants de l'État les choses les plus indispensables à la vie, mais à des prix invraisemblables. Le sol est très fertile; riche en eaux, en bois, en mines d'or, d'argent, de fer, mais inexplorées. Les produits sont très variés et plusieurs d'une très grande valeur, comme par exemple la gomme élastique et l'ipécacuhana, qui forment la matière principale du commerce d'exportation de cet immense pays.

L'ipécacuhana est la racine d'un arbre appelé ici *puaya*, qui croît spontanément dans les bois et se reproduit de lui-même par de petites racines, qui restent toujours dans le sol.

La gomme élastique, au contraire, s'extrait d'un très bel arbre, droit, de haut fût, appelé par les botanistes *syfonia elastica*; il croît vigoureusement dans les terrains bas qui, pendant sept mois et plus de l'année, sont complètement submergés par les inondations de nombreuses rivières, affluents du grand fleuve des Amazones.

Ces arbres sont appelés ici vulgairement *seringaes* et forment des forêts épaisses et interminables, en grande partie encore inexplorées, source de gains faciles pour les habitants de la campagne et de très grande richesse pour la nation.

Un seul homme peut extraire plus de 30 kilogr. de gomme par jour; sur place, cette gomme vaut 4 f. le kilo. Et avec quelle facilité se fait cette récolte! — Les ouvriers entament avec des haches l'écorce de l'arbre en plusieurs endroits; le suc qui découle abondamment est recueilli dans une sorte d'écuelle très légère, formée de l'écorce d'un

fruit qui ressemble à une citrouille et qui l'on fait adhérer au tronc au moyen d'une poignée de boue. Ce suc, recueilli ensuite le soir, puis condensé au feu, à l'aide d'acides et de noir de fumée, est réduit en boules rondes vendues très cher aux acheteurs, qui les expédient en Angleterre, où on en tire parti pour les mille objets fabriqués en caoutchouc.

On trouve aussi dans ces forêts l'arbre de la Chine, la vanille; sur les bords des fleuves on rencontre le salsepareille, et dans les régions qui confinent au Paraguay, l'herbe *mate*, qui provient d'un petit arbre de la taille de l'oranger ou du pêcher. Les feuilles, torréfiées au four et broyées ensuite, fournissent une poudre très semblable au thé des Indes, mais d'un arôme et d'un effet tonique encore plus remarquable.

Je ne parle pas de la canne à sucre, qui croît vite et dans des conditions extraordinaires de vigueur, du coton, du cacao, du riz, ni du maïs et des haricots, qui donnent plusieurs récoltes par an et si abondantes qu'on n'en peut croire ses yeux.

Sur plusieurs points, le café vient aussi très bien. Notre froment est partout remplacé par le manioc, plante rugueuse qui ressemble au géranium, avec cette différence qu'elle est beaucoup plus haute. Mais au bout de huit mois, sa racine se trouve convertie en un tubercule plus gros que nos raves et qui atteint une longueur de deux mètres, sur vingt centimètres et plus de diamètre.

Quand elle a été rôtie au four ou cuite dans d'énormes chaudières, on la râpe et on en obtient une farine qui sert à divers usages et qui est l'aliment le plus commun de ces populations.

La civilisation est peu répandue dans la campagne, où les commodités de la vie sont complètement inconnues.

Dans une étroite cabane faite de pieux et couverte de feuilles sèches de palmiers et de cannes d'Inde, le plus souvent ouverte aux deux extrémités, vivent hommes, femmes, garçons et jeunes filles, tous ensemble, avec le porc, la chèvre et au moins une demi-douzaine de chiens.

On n'y voit pas une table, pas une chaise, pas une armoire. Deux pierres avec une casserole de fer et plus communément de terre cuite forment la cuisine; la forêt est la salle à manger. Aux pieux de la cabane on attache divers filets qui servent de lit la nuit et de chaises le jour. C'est là tout le luxe de ces braves gens.

Généralement, une vieille malle à clef est l'unique meuble de beaucoup de ces cabanes.

Les mariages sont rares; par conséquent les familles éparses dans la campagne ont l'air d'unions postiches et provisoires, sans aspirations pour soi, sans intérêt pour les enfants.

Et cependant, avec une telle fertilité du sol, une si grande abondance des biens de Dieu, comme il serait facile à l'homme de se créer une position honorable, aisée, de laisser ensuite sans grandes fatigues à ses enfants un héritage de bien-être! Mais les chaleurs propres à ce climat, la grande facilité de la pêche et celle qu'offre aussi la cueillette des fruits naturels, comme la banane, l'orange et le manioc, inclinent ces populations à l'inertie et à la paresse.

Ils ne pensent jamais au lendemain. S'ils ont pu se remplir bien ou mal l'estomac dans la journée, ils s'étendent à l'ombre et fument, en buvant du rhum que leur fournit la canne à sucre.

Dans plusieurs endroits, les enfants vont complètement nus jusqu'à douze ans et plus. De vrai, cela serre le cœur, quand on visite les bourgades éparses, de voir passer et courir près de soi tant de créatures de Dieu sans le moindre chiffon pour couvrir leur nudité et trotinant comme de purs animaux. Il ne leur manque absolument que de marcher à quatre pattes.

Ces populations ont coutume d'aiguiser les dents incisives à beaucoup d'enfants après huit ans, et cela se pratique d'une manière très barbare. Avec un scalpel ou gros couteau appliqué sur la dent, on en fait sauter des morceaux à coups de marteau, de sorte que ces pauvres petits peuvent ensuite, au prix de douleurs inénarrables, montrer pendant toute la vie de belles dents affilées comme celles des crocodiles.

Ici, on ne connaît point les instruments d'agriculture employés chez nous, comme la charrue sous ses différentes formes et autres outils semblables.

On fait seulement usage de la bêche pour toute espèce de culture; et la nature y est si prodigue, si féconde, que dans un tout petit champ, elle paie de plusieurs récoltes par an les fatigues du colon.

En somme, on est étonné de voir comment, au milieu de tant de richesses, les gens s'obstinent à vivre en supportant tant de misère et de privations. Ah, s'ils savaient travailler avec énergie et tirer profit de leur travail!

Il n'y aurait pas au monde un pays plus riche et plus prospère que celui-ci.

Et voilà une des raisons pour lesquelles il faudra commencer, ici plus qu'en aucun autre pays, par ouvrir des écoles d'agriculture et des ateliers pour les métiers les plus communs et les plus nécessaires à la vie.

Avec le travail et l'enseignement, on pourra facilement relever ce peuple, qui est en général d'un bon naturel, docile et très respectueux, et n'a aucun attrait pour les rixes et les délits que l'on a à déplorer dans bien des régions où règne la civilisation raffinée de notre siècle.

Par exemple, les infanticides de toute na-

ture et autres abominations, sont ici complètement inconnus; de sorte qu'il y a tout lieu d'espérer que le bon Dieu aura compassion de ce peuple simple et lui enverra de bons missionnaires, des maîtres pleins de zèle pour le conduire sur la voie du salut éternel, pour relever aussi sa dignité et lui apprendre les moyens les plus convenables d'arriver à une honnête aisance et une prospérité qui le grandissent à ses propres yeux et aux yeux des nations voisines.

Mais notre œuvre dans ces régions doit se développer principalement en faveur des pauvres sauvages; et vous, vénéré Père Don Rua, vous attendez certainement de moi quelques renseignements sur leur compte.

Eh bien, sachez que Don Malan et Don Solari se sont déjà mis en route depuis le 16, jour consacré à la Vierge du Carmel, pour rejoindre les tribus des *Coroados*, établies sur les rives du fleuve San Lorenzo. Ils vous donneront eux-mêmes par écrit des informations curieuses.

Le Gouvernement nous cède la direction du groupe que forme la colonie *Teresa Cristina*, gouvernée militairement, avec vingt-cinq soldats de garnison.

M. le Gouverneur, l'avocat Joseph Manuel Martiho, homme d'un caractère droit et d'une exquise bonté, nous assiste dans cette œuvre, avec une rectitude et un mespris supérieur à tout éloge.

Il a rappelé un colonel qui était commandant des forces militaires et directeur des Indiens, pour tout remettre entre les mains des missionnaires, avec pleine autorité de gouverner et liberté d'entreprendre et d'effectuer toutes les réformes que nous croirons nécessaires.

Il y a envoyé un bon guide pour accompagner nos chers confrères et quatre mulets d'escorte avec des provisions pour le long voyage. Les missionnaires devront chevaucher pendant dix jours à travers les forêts majestueuses du Matto Grosso, se procurer un peu de viande au moyen de la chasse et la faire cuire eux-mêmes à la broche.

Ils dormiront à la belle étoile sur des filets tendus d'une branche à l'autre des arbres gigantesques, afin de se soustraire aux caresses des tigres et aux visites importunes des serpents.

Mais vous saurez bientôt ces choses d'eux-mêmes, en lisant leurs relations. Moi, en attendant, je vous dirai que la tribu des *Coroados* appartient à la race *Tupi*, qui est la plus commune au Nord et à l'Ouest du Brésil, tandis que les autres sauvages du Sud et du Paraguay appartiennent à la race *Guarani*. Ils sont environ 20 mille épars en petits groupes dans les forêts. Trois cents à peine s'approchent de la colonie, pour recevoir la ration du gouvernement; et ceux-ci, après quelques mois, cèdent la place à d'autres, pour s'en retourner errants à travers les bois et le long des fleuves.

Tous nos efforts devront donc tendre à les attirer à nous, à les réunir en villages et à les fixer en certains lieux pour pouvoir les instruire dans notre sainte Religion, pour leur enseigner l'agriculture et les métiers les plus ordinaires de la vie civilisée.

Mais avant qu'on puisse obtenir une si belle victoire, combien de temps devra s'écouler, que de sueurs, que de sacrifices, que de souffrances et que de dépenses il faudra faire!

Mais nous avons pleine confiance dans l'appui que nous prêtera la Vierge Auxiliatrice et nous espérons voir bientôt s'élever glorieuse la Croix de Jésus-Christ dans les forêts vierges, et rassembler à son ombre, non seulement les *Coroados*, mais aussi les *Bakihérins*, les *Chamantes* et cent et cent autres tribus, qui errent, libres comme le vent, sous les voûtes sombres et verdoyantes des forêts touffues et gigantesques de la zone tropicale.

VII

Portrait et usages des *Coroados*.

— Leur gouvernement. — Leur habileté à chasser et à pêcher. — Triste condition de la femme. — Cruauté envers les enfants.

A bord du *Ladario*, 20 juillet 1894.

BIEN-AIMÉ PÈRE,

Après la description du long voyage que nous avons dû faire pour arriver au Matto Grosso, je crois qu'il vous sera agréable de connaître quelques-unes des informations les plus importantes que j'ai pu recueillir sur les Indiens *Coroados*. Leur nom, traduit littéralement, signifie *tonsurés*; et, en effet, tous portent sur le sommet de la tête une espèce de tonsure qu'ils s'y font en s'arrachant les cheveux à l'endroit voulu.

Auraient-ils pris cet usage du passé, par suite de quelque relation avec des missionnaires?...

Quoiqu'il en soit, ils se distinguent par une stature généralement assez haute; ils ont le teint bronzé, la chevelure broussailleuse et touffue. Leurs yeux noirs sont fendus en amande, ils ont les pommettes saillantes, la bouche beaucoup trop grande et les lèvres épaisses, comme d'ailleurs tous les types de la race américaine.

Leur front n'est point découvert, mais hérissé de cheveux qui descendent jusqu'aux sourcils.

Par contre, ils ne supportent pas même un poil sur le corps; ils s'occupent avec soin en commençant par les sourcils et les cils et continuant sur tout le visage et tout le long du corps.

Ils vont entièrement nus et portent autour du cou et des poignets des colliers faits de

petits morceaux de coquillages d'eau douce et de coquilles d'escargots. Ces morceaux de coquilles sont arrondis avec les dents ou sur des pierres et troués au milieu à l'aide d'un os affilé, par lequel ils font passer un petit cordon formé avec les fibres tordues d'une feuille d'un cocotier, appelé *tucu*.

Ils enfilent aussi à l'aide de ce cordon et font alterner avec les morceaux de coquilles de petites boules rouges et noires, provenant de certains fruits, ce qui donne à leurs colliers un faux air de chapelets.

Les jours de grande fête, ils se ceignent la tête et les flancs de la manière la plus étrange avec des guirlandes de magnifiques plumes de perroquets, de toncaus et autres oiseaux aux couleurs éclatantes.

Dans ces occasions, ils se parent aussi le cou, les épaules, les poignets, de breloques arrangées en forme de bracelets et qui sont bizarrement composées de dents de tigre, de taton, de crocodile et autres bêtes féroces.

Une autre de leurs habitudes est de s'oindre étrangement tout le corps d'une espèce de pommade fabriquée avec les petits fruits rouges de l'*arucu*, mélangés avec de la graisse de tigre et surtout de crocodile. Ils ressemblent ainsi à des diables échappés des flammes de l'enfer. Cette pommade, aussi bien par son odeur que par sa nature gluante (on dirait de la poix), les protège contre les moustiques et cent autres vampires qui pullulent ici horriblement.

La tribu et les fractions qui la composent sont gouvernées par un chef suprême, aidé par d'autres chefs subalternes. Le premier est appelé *Pachemegerra*, le second *Taemegera* et le troisième *Agmegera*. Ils ont un prêtre ou magicien, qu'ils appellent *Baire*. Le *Pachemegerra* est électif et le *Baire* héréditaire.

Pour qu'un Indien puisse aspirer à devenir chef de la tribu, il faut qu'il soit fort, courageux dans les guerres contre les tribus ennemies, audacieux dans les excursions et à la chasse des bêtes féroces; il faut qu'il connaisse bien les forêts, afin qu'il puisse guider tantôt ici, tantôt là sa tribu, qui lui obéit aveuglement, à la recherche de nouvelles chasses. Ces Indiens sont très vindicatifs, et si on tue quelqu'un de leur tribu, ils en tirent toujours une cruelle vengeance; c'est précisément pour cela que ces malheureux sont continuellement en guerre entre eux et que sans s'en apercevoir, ils s'exterminent les uns les autres.

Ils vivent de chasse et de pêche. Le guerrier porte l'arc et les flèches, et son tir est d'une grande sûreté: à 25 mètres, ils manquent rarement son coup, même quand il s'agit de tirer un oiseau au vol ou d'atteindre un poisson qui file rapidement sous l'eau.

Hommes et femmes deviennent dès leur enfance de si habiles nageurs qu'on les prendrait pour des amphibiens. Ils descendent dans

les courants les plus profonds du fleuve et nagent sous l'eau, les yeux ouverts pendant longtemps.

Ils ont ainsi le gros poisson appelé *jalm* et vont, jusque dans ses cachettes, le percer d'un javelot auquel est attachée une petite corde qu'ils se lient au bras et à l'aide de laquelle, dès qu'ils sont revenus au rivage, ils tirent à eux la proie déjà morte. Quand ils n'ont rien de mieux à chasser, ils se jettent sur le crocodile et luttent avec lui corps à corps, jusqu'à ce qu'ils l'aient tué à coups de poignard; ils pêchent des tortues et mangent aussi, outre le singe, divers autres animaux.

Les femmes sont positivement considérées comme des bêtes de somme.

Quand l'homme part pour la chasse, il fixe à sa femme l'heure du dîner, et gare à elle si, à son retour, son seigneur et maître ne trouve pas de quoi satisfaire sa glotonnerie.

Il faut qu'elle cherche, qu'elle demande au voisin, qu'elle vole, qu'elle pêche, qu'elle s'ingénie de quelque façon, pour que quelque chose finisse par mijoter dans sa casserole; à défaut, son mari la battrait outrageusement.

Ce sont les femmes qui préparent l'argile et la font cuire après lui avoir donné la forme de marmites. Ce sont elles qui débitent le bois à l'aide de haches de pierre, elles aussi qui font du feu, en frottant rapidement un pieu dans un trou creusé au milieu d'un morceau de bois sec. Ce sont elles qui tressent avec de l'osier une sorte de grand panier nommé *baquité*, destiné à recevoir tous leurs ustensiles et qu'elles portent sur la tête à de grandes distances, tandis que sur le dos et autour des flancs, elles étagent leurs petits enfants.

Leurs cabanes, très simples, sont construites avec quatre pieux et un toit de paille et de feuilles de palmier, auquel ils suspendent le gibier.

Dans un sac qui leur pend sur le dos et qu'ils n'abandonnent jamais, ils conservent leurs trophées, leurs guirlandes et autres bagatelles.

La nuit, ils dorment à la belle étoile sur des peaux de tigre et le susdit sac leur sert de traversin.

Ces Indiens peuvent être considérés pendant toute leur vie comme de grands enfants. Inconstants, imprévoyants au dernier point, sans affection pour leurs femmes, ils sont sévères à l'excès pour leurs enfants et les corrigent avec cruauté. Parfois, pour les châtier, ils leur enfoncent un os très pointu dans le mollet et l'y laissent ainsi, traversant les chairs de part en part et les dépassant de cinq centimètres et plus, pendant plus de deux jours.

Ils demandent sans vergogne et mendient à leurs hôtes, au point d'en être fastidieux;

et malheur à celui qui n'a pas quelque chose à leur donner ! Ce qu'ils estiment le plus, c'est un couteau, une hachette ou un hameçon, ce qui s'explique, vu l'extrême besoin qu'ils ont de ces objets pour abattre du bois, découper des chairs et pêcher ; mais ils sont aussi très avides de colliers, de rubans de couleurs vives, de petits miroirs et de ciseaux.

Ils élèvent leurs enfants en séparant complètement, aussi bien le jour que la nuit, les garçons et les filles, et il est rare de voir parmi les jeunes gens le moindre acte d'indécence. À quinze ans, les garçons cessent d'être en tutelle et doivent déjà vivre par eux-mêmes de leur propre chasse. Dès lors, ils cherchent à épouser une jeune fille, qui, à partir de ce moment, devient leur esclave. La polygamie est très rare chez eux ; c'est à peine si les chefs eux-mêmes usent de ce privilège, qui leur appartient.

Dès le dixième jour de leur naissance, les enfants sont présentés au magicien de la tribu, qui leur perce la lèvre inférieure avec un os affilé en guise de stylet, dont le manche est orné de plumes et qu'ils appellent *barogara*. Et pour maintenir ouverte l'incision ainsi pratiquée, le magicien y introduit un petit bâton rond, de manière que ces Indiens pendant toute leur vie peuvent passer dans cet orifice des baguettes noires, rouges ou blanches, qui ressemblent à nos porte-plumes.

VIII

Office du « Baire ». — Terrible prophète ! — Jusqu'à quel point arrive le culte superstitieux des morts. — La fête du Bacururu — La métépsychose.

Le *Baire*, leur prêtre et magicien, a surtout une attribution essentielle, qui est de faire des conjurations sur les aliments qui pourraient être nuisibles, comme la chair de tigre et de crocodile et le maïs vert.

On apporte tout cela devant lui, quand le soleil est au zénith. Tout enguirlandé de plumes, il commence à gesticuler, à rouler les yeux en tous sens, à hurler et à jeter des cris étranges, toujours en regardant le soleil ; il termine par des cantilènes pendant lesquelles sa femme l'accompagne.

Quand la conjuration est faite, il s'attribue la meilleure partie des aliments et se retire dans sa cabane.

Il ne va jamais à la chasse et la tribu le pourvoit de vivres ; il se tient toujours prêt à tout appel des siens, car il est aussi le médecin de la tribu.

Mais il n'a pas d'autre moyen de soigner ses malades que de lier étroitement avec de l'écorce d'arbres les parties ou les membres souffrants et ensuite de gesticuler et de chanter au point d'étourdir le patient.

Quelques fois, il applique sa bouche sur la peau du malade, à l'endroit où la dou-

leur est le plus vive et suce, suce de toute sa force, pour en extraire l'esprit malin.

Et si malgré tout cela l'état du malade empire, si l'esprit malin ne s'en va pas, alors le *Baire* prophétise le jour et l'heure de la mort, et le pauvre malade doit inexorablement mourir au moment annoncé, afin que la prophétie ne soit pas démentie.

Quand l'heure fatale approche, le magicien jette sur le visage du malade un tissu de feuilles, puis, introduisant sa main sous ce voile grossier, il serre avec deux doigts les narines du patient, et avec le reste de la main, il lui comprime fortement la bouche et le tue par asphyxie. Telle est l'horrible infallibilité de ce prophète du diable, que cependant tous vénèrent, résignés comme des moutons à se laisser un jour étouffer dans ses serres.

Quand la victime expire, le *Baire* prononce avec solennité ce seul mot : *bi*, qui veut dire : *il est mort*. Et alors commencent les hurlements, les cris et d'horribles scènes. Si le mort est un enfant, la mère étend sa poitrine sur le cadavre et se fend horizontalement les deux mammelles avec un morceau de verre, pour faire dégoutter son sang sur le petit cadavre. Si le mort est un adulte, alors tous les parents se taillent horriblement les cuisses pour le couvrir de sang ; ensuite, toujours hurlant, ils s'arrachent tous les cheveux, jusqu'à en rester affreusement chauves.

Puis, ils se frottent avec les sucres de certaines herbes, qui leur noircissent la peau en signe de deuil, et ces sucres, pénétrant dans les blessures, laissent ensuite, quand elles sont cicatrisées, une marque ineffaçable.

Leur culte superstitieux pour les morts arrive vraiment jusqu'à la folie.

Outre ce que j'ai déjà dit, ils ont encore d'autres pratiques très curieuses que je ne puis passer sous silence.

Douze heures après la mort, ils ensevelissent le cadavre à peu de distance de la cabane, presque à fleur de terre, et pour en hâter la décomposition, il répandent tous les jours dessus une grande quantité d'eau.

Quinze jours après, ils déterrèrent ce corps à demi putréfié et le portent au fleuve ou au lac voisin : ils le jettent dans l'eau et tous les parents se placent autour, en détachent les membres et les dépècent en mille morceaux ; avec les ongles, ils arrachent la chair, laissant les os à nu, puis ils les lavent de leur mieux, sans en perdre un seul ; ainsi nettoyés, ils les rapportent à la cabane, où ils les enduisent de la fameuse pommade appelée *urucu*. Puis, ils les rassemblent avec ordre dans un panier tout orné de très belles plumes d'oiseaux, et ils se préparent ainsi à célébrer le lendemain la célèbre fête dite *Bacururu*.

Tous les membres de la tribu se rassemblent de bon matin, et, depuis le lever du

soleil jusqu'au soir, ils ne prennent aucune nourriture et ne font que chanter à deux chœurs, hommes et femmes, une incompréhensible cantilène, accompagnés par la musique, laquelle provient d'une canne creusée en divers points, dans laquelle on fait glisser un petit bâton, ainsi que d'une sorte de tambour formé de deux petites planches sur lesquelles on frappe. Pour ne pas succomber à la fatigue, malgré leur jeûne prolongé, ils gardent dans la bouche et mâchent une racine qui leur permet de garder jusqu'à la fin de la cérémonie, quelle que soit leur ardeur à hurler et à s'essouffler, leur voix rauque toujours égale.

Cette racine est pour eux un secret de la plus haute importance : à aucun prix, ils ne consentent à dire à quelle plante elle appartient.

Quand la nuit est venue, ils s'en vont processionnellement ensevelir ces os arrangés dans le panier orné de plumes.

Si ces os appartiennent à un des chefs ou à un magicien, on les ensevelit dans le fleuve, là où l'eau tourbillonne et est plus profonde : deux d'entre eux plongent sous l'eau et vont lier le panier à un rocher au fond du fleuve, où ils le laissent pour toujours.

Si le défunt est une personne ordinaire, on le met en terre, mais on place alors dans la fosse, au-dessus et au-dessous du panier, des rameaux qui garantissent le funèbre récipiendaire du contact de la terre ; il est ensuite recouvert de terre et abandonné pour toujours.

Ces Indiens ont une si grande peur des morts, qu'après les cérémonies que nous venons de décrire, ils ne s'approchent plus jamais d'une tombe.

Ils ont le sentiment de l'immortalité de l'âme, mais croient stupidement à la métépsychose et à la transmigration des esprits.

Ainsi, ils croient que les âmes de leurs *Baires* transmigrent dans une étoile, de sorte que lorsqu'ils voient des étoiles filantes, ils sont envahis par une terreur et une confusion indicibles. Ils s'élancent tous dehors et se mettent à crier, à pleurer, à hurler et à gesticuler pour conjurer cette âme de *Baire*, de crainte qu'elle ne revienne sur terre pour leur faire du mal. Ils croient au contraire que les âmes ordinaires vont de préférence (il me semble l'avoir déjà dit) animer certains gros perroquets au bec énorme et aux plumes rutilantes, rouges, jaunes et vertes, qu'on appelle *araros*. Et c'est pour cela qu'ils les élèvent autour d'eux dans leurs cabanes, comme des animaux domestiques, et que les femmes les emportent avec elles dans leur *baquité*, toutes les fois qu'on change de logement.

C'est avec les plumes de ces oiseaux qu'on fait les guirlandes, les casques et les cein-

tures dont ces sauvages aiment à se parer.

Mais je m'aperçois maintenant que ma lettre devient trop longue et je termine pour la reprendre demain et en finir avec ces renseignements sur les Coroados.

(A suivre)

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

— A Rosario de Santa Fé, ville populeuse, habitée en grande partie par des émigrés européens, les Salésiens ont ouvert en 1890 une Maison très modeste, mais qui doit nécessairement se développer dans de vastes proportions, si l'on s'en tient à l'appréciation de Mgr. Lagnagna, qui l'a visitée l'an dernier, en mai. A l'heure qu'il est, nous constatons avec plaisir que ce développement nécessaire a commencé en date du premier janvier de cette année. En effet, dans le *Cristoforo Colombo*, journal de Buenos-Ayres, nous lisons le passage suivant : « A Rosario, le premier de l'an, on a posé, avec beaucoup de solennité, la première pierre d'une *École professionnelle salésienne*. Les notabilités de la province ont pris part à la fête. M. le ministre Alcácer, docteur, qui représentait M. le gouverneur Leiva, a démontré, dans un discours éloquent, la nécessité de la fondation d'un Institut de ce genre. Il appela les Salésiens *les apôtres de la science et du travail, de qui la Province, si essentiellement industrielle et laborieuse, allait recevoir l'impulsion vers un énorme progrès*. M. le docteur Piovano, Directeur de l'Institut, rend grâce au Gouvernement et aux catholiques de leurs marques de bienveillance ; il les remercie de la bonne volonté qu'ils veulent bien mettre à prêter secours à un Établissement prêt à s'élever en faveur de la jeunesse abandonnée. »

Quant à nous, nous faisons des vœux pour apprendre bientôt l'inauguration solennelle de cet Institut.

MEXIQUE. — Dimanche, le 11 novembre, les Salésiens du Mexique ont eu l'immense consolation de pouvoir célébrer l'**ouverture au culte de leur église** pour les internes. L'officiant était le R. P. Jean Bandéra, Supérieur des Oratoriens, délégué, pour la circonstance, par S. G. Mgr. l'archevêque de Mexico. Le Père Jean Bandéra est, au double titre de sa vertu et de sa prudence, un des prêtres les plus estimés de Mexico. Ami très affectionné et bienfaiteur insigne de nos confrères de là-bas, il a offert, à l'occasion de la fête dont il s'agit ici, avec une belle somme d'argent, une admirable peinture à l'huile représentant saint François de Sales. Ce tableau mesure 2 m. 25 de hauteur sur 1 m. 42 de largeur.

Le lundi suivant, nos confrères de cette même Maison fêtaient une grâce d'un prix infini : Jésus-

Hostie avait commencé, ce jour-là, à résider au milieu d'eux d'une façon permanente. Le soir, un *Te Deum* solennel et la bénédiction du T. S. Sacrement clôturèrent cette journée.

A partir de ce premier jour, notre Hôte divin semble avoir commencé à les bénir tous, même au point de vue temporel, puisqu'il leur a envoyé la somme de cent dix écus.

La compagnie du T. S. Sacrement, organisée parmi les enfants de cette Maison, forme à présent déjà une belle couronne de roses et de lys autour de Jésus-Hostie.

Voyage de nos missionnaires.

Puebla, le 9 janvier 1895.

BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dieu soit béni ! Nous sommes enfin arrivés au but de notre voyage. Ayant laissé Turin derrière nous le 27 novembre de l'an dernier, comme vous le savez, nous avons traversé la France. Arrivés à Grenoble, nous avons profité du peu de temps qui nous restait avant notre départ pour rendre visite à Mesdemoiselles Jarrin, Coopératrices dévouées, bien méritantes de notre Pieuse Société. Ces excellentes chrétiennes nous firent l'accueil le plus charitable. Elles eurent l'attention délicate de nous préparer bien vite un petit déjeuner ; elles auraient voulu nous donner mille autres preuves de leur charité, si le temps le leur avait permis. Aussi, tandis que nous étions confus de leur bonté, elles souhaitaient faire mille fois plus pour nous ; avant notre départ, elles nous remirent une bonne offrande. Tout ce que leur foi leur avait suggéré ne leur suffisant pas encore, elles nous firent conduire à la gare en voiture. Veuille le Seigneur les récompenser de leur grande générosité !

Nous voilà de nouveau en route, et c'est pour Barcelone, où nous arrivons le 29. Nous passons ensuite quelques jours dans notre Maison de Sarrià. Le 5 décembre, nous montons à bord du *Cataluña*, élégant et beau bâtiment de la Compagnie transatlantique, et nous voilà partis. Le Président de la dite Compagnie eut l'insigne charité de nous faire, pour les frais de voyage, la réduction du 50 0/0. Cet excellent bienfaiteur n'est autre que M. le marquis De-Comillas Claude Lopez, digne Coopérateur salésien. — Le 7, nous arrivâmes à Malaga, où descendirent deux de nos compagnons, un prêtre et un coadjuteur, qui allaient s'établir dans cette ville pour y ouvrir une Maison salésienne. A 4 heures 20 de l'après-midi, nous quittons le port de Malaga, et à 8 heures, le lendemain, nous faisons notre entrée dans celui de Cadix. Là le vapeur jeta l'ancre pour plus de deux jours. Le 10, vers 2 heures et demie, un coup de canon annonça le départ de notre navire. Nous nous avançons déjà dans l'immensité de l'Océan.

Jusqu'à Cadix, le vapeur avait voyagé comme sur un lac limpide et calme ; maintenant au contraire la danse épouvantable que l'Océan sait infliger à ses hôtes commençait à nous secouer. Après dix jours environ de *manœuvres* de tout genre, à l'aube du 20 du mois, nous apercevons dans le lointain une ligne noire qui annonce la terre, devenue déjà l'objet de nos ardents soupirs. Quelques minutes après midi, nous mouillons à Porto Rico ; le jour suivant, de bon matin, nous laissons derrière nous cette île pour nous diriger

vers Cuba, et c'est la veille de Noël que nous arrivons à La Havane.

Là, notre bâtiment devait rester dans le port une semaine entière. Nous passâmes le jour de Noël en ville, où, en visitant la cathédrale, nous eûmes l'occasion de voir le fameux sarcophage de Christophe Colomb.

Le 30, dans l'après-midi, nous changeons de paquebot et passons avec nos bagages sur le *Ciudad Condal*, autre bâtiment de la même Compagnie transatlantique. Quelques instants après l'ancre est levée, un coup de canon résonne et nous voilà partis. Le premier de l'an, nous nous arrêtons dans les eaux de Progreso et le 3 nous arrivons à Vera Cruz, terme de notre voyage.

Il y avait quasi un mois que nous étions sur les eaux de l'Atlantique, et dans cette longue traversée nous n'avons eu aucun malheur à déplorer, pas l'ombre d'une tempête ou d'un vent contraire.

Bénie soit l'*Étoile de la mer* d'avoir daigné nous guider et nous protéger durant tout notre voyage. Sur le vapeur *Cataluña* nous étions aimés et estimés de tous, aussi pouvions-nous nous récréer en la compagnie des passagers et des marins, qui nous témoignaient beaucoup de courtoisie. Mais l'affectueuse politesse du capitaine et de l'aumônier mérite une mention spéciale.

A Vera Cruz, pendant que nous nous demandions comment nous pourrions bien gagner Puebla, une barque pique droit vers notre vapeur. C'est Don Piecono, Directeur de la Maison salésienne de Mexico, avec deux de nos confrères de la même Maison. Impossible de vous exprimer la joie que me procura une telle rencontre ! En un instant, la mauvaise humeur et le mal de tête, conséquences du mal de mer qui nous éprouvait encore, eurent disparu. — Nous mettons donc pied à terre, visitons ce jour-là la ville, et nous reposons un peu. Le lendemain matin, vers six heures, nous partions pour Mexico. Nous avions compté nous rendre directement à Puebla, et nous dûmes suivre au contraire Don Piecono à Mexico. Pour nous y rendre, nous entrâmes dans un wagon de première classe ; un bon Coopérateur de Mexico avait déjà payé nos places. Daigne le Seigneur le récompenser de sa grande charité !

Au moment où nous arrivâmes à la porte de l'Institut de Mexico, les petits musiciens de cette Maison jouèrent en notre honneur. Nous nous rendons à la chapelle et là, par un *Te Deum* solennel, nous remercions le Ciel du voyage si heureux qu'il nous a accordé.

Je ne vous dirai rien des réjouissances publiques qui eurent lieu à l'occasion de notre arrivée à Puebla, où trois membres de notre caravane allaient s'établir. Chant, musique, illuminations, académies, etc., tout fut mis en œuvre pour souhaiter la bienvenue à trois frères en Don Bosco. Là encore on chanta un *Te Deum* solennel, qui fut suivi de la bénédiction du T. S. Sacrement.

A l'heure qu'il est, nous avons remercié le Seigneur de notre arrivée sur le champ qu'il nous reste à cultiver. Si Dieu aidant nous pouvons ramasser de lourdes gerbes, oh ! avec quelle joie nous entonnerons cet hymne d'actions de grâces, alors que sera venu le jour solennel de notre entrée dans la gloire des cieux ! Vos bonnes prières, Père bien aimé, appelleront sur nous les bénédiction du Seigneur à cet effet. Souvenez-vous donc fréquemment de vos enfants qui, bien que séparés de vous par la distance, vous gardent toujours présent à leur esprit et dans leur cœur.

Recevez les saluts respectueux de nous tous et
et veuillez donner à vos fils votre bénédiction ;
c'est la prière que vous fait au nom de tous

Votre fils affectionné en Jésus et Marie

JOSEPH VILLANI

clerc salésien.



Grâces de Marie Auxiliatrice

Des portes du tombeau.

Turin, le 25 février 1895.

En octobre dernier la petite Louise-Henriette de Pracorsano, âgée de cinq ans, tombait gravement malade. En peu de jours la fièvre scarlatine l'avait réduite à une extrémité telle que le médecin la déclara perdue. Plusieurs autres médecins appelés auprès de la chère malade ne firent que confirmer l'assertion du premier docteur. Il ne restait plus à cette famille désolée qu'à se résigner chrétiennement à la mort de la pauvre petite Louise. Son père, un des plus anciens et des plus fervents Coopérateurs salésiens, eut l'idée de mettre sa confiance dans l'intercession de Marie Auxiliatrice ; et sa foi, soumise à une si longue et pénible épreuve, devait bientôt triompher. A la fin de la seconde neuvaine, aucun mieux ne s'était manifesté dans l'état de la chère enfant. On redoubla d'instances et Notre-Dame ne put finalement se défendre de céder à tant de prières et à tant de vœux. Après vingt jours de continuelle agonie, on vit la petite Louise triompher du mal et entrer en convalescence. Elle est maintenant tout à fait rétablie. Ce matin, accompagnée de l'une de ses sœurs et de son père Jean Enrietto, elle est venue se prosterner au pied de l'autel de Marie Auxiliatrice, pour Lui rendre grâces et faire publier la faveur obtenue.

ÉTIENNE TRIONE,

prêtre de Don Bosco.

Prends et lis.

L'été dernier, j'étais travaillé d'une de ces afflictions morales qui, bien différentes des maux physiques, s'insinuent dans l'âme pour l'affaiblir et l'abattre. En proie aux plus effroyables assauts du désespoir, je ne pouvais plus jouir d'un seul moment de paix, d'un instant de tranquillité. Parents et amis avaient beau mettre tout en œuvre pour me procurer de la distraction et du calme, ils lurent finalement reconnaître que mon état paraissait sans remède. Je ne sais par quel

effet de la volonté adorable de Dieu, le *Bulletin salésien* me tomba entre les mains. Je l'ouvre et je lis :

« *Grâces de Marie Auxiliatrice.* » Soudain, je sens mon âme envahie par le désir de prier notre Mère céleste. Je Lui promets par vœu de faire dire, pendant une année entière, une sainte messe à la fin de chaque mois, avec obligation d'assister au moins à la première, et puis aux autres, si les circonstances me le permettent. Ce jour-là, je fis d'autres prières encore, et le même soir, par un vrai miracle, je jouissais d'un calme et d'une force d'âme extraordinaires. Cet état de tranquillité continua de progresser petit à petit, jusqu'au moment où il me fut permis de jouir d'une sérénité parfaite. A la même époque, quelques infirmités corporelles me travaillaient ; avec des soins, elles finirent par disparaître. A l'heure présente je suis complètement guéri. C'est un grand plaisir pour moi de jouir de la surprise et du bonheur de mes proches, qui m'avaient cru déjà mort et enterré. Rendons grâces à Marie Auxiliatrice des chrétiens d'une si visible protection.

CHARLES VISTOLI.

Peveragno, le 23 février 1895.

Vive Marie !

Le derniers jours de l'année 1895 devaient être bien tristes pour nous. Une violente maladie venait de frapper notre fils unique et le péril était imminent.

Au plus fort de notre affliction, nos regards se tournent vers Marie Auxiliatrice ; nous commençons une neuvaine et promettons une offrande. — O puissance admirable de la Vierge Mère ! Après trois jours passés entre la vie et la mort, notre enfant reprend des forces à la grande surprise de nous tous et du médecin lui-même. Peu de jours après il était hors de danger. Vive Marie Auxiliatrice !

Les heureux parents :

ALBERT PERATONER

et MARIE PERATONER FIOCHER.

Une famille consolée.

Un nouveau bienfait à ajouter à tant d'autres déjà obtenus de notre bonne mère, Marie Auxiliatrice, dont le puissant patronage m'a toujours inspiré une confiance toute particulière. Mon bon père, qui était malade, et dont j'ai tant souhaité la guérison, vient de retrouver la santé grâce à Marie. Le premier janvier dernier, à l'âge avancé de 74 ans, il prit une fluxion de poitrine des plus graves. La pensée seule de le voir s'en aller nous plongeait dans la consternation. Mais loin de perdre entièrement courage, nous

comptions sur un regard de miséricorde de la part de la meilleure des Mères, parce que la prière des fils de Don Bosco, auxquels nous avions recommandé cette guérison, nous était assurée. Nos espérances ne furent point déçues. Aussi est-ce hautement que nous publions notre reconnaissance envers Celle qui a vraiment sauvé notre père bien-aimé. — Vers la même époque, atteint moi aussi, d'une maladie interne, je fus condamné à une longue convalescence. Je suppliai Marie Auxiliatrice de me guérir à mon tour. A l'heure qu'il est, sur le point d'être entièrement rétabli, je me propose fermement de conserver dans mon cœur une tendre dévotion et la reconnaissance la plus vive envers ma céleste Bienfaitrice.

MATTHIEU CIVALLERI.

Treviglio, le 15 mars 1895.

**Dans toutes vos difficultés
adressez-vous à Marie.**

M. François Ausenda, excellent Coopérateur de Treviglio, se trouvait depuis plusieurs années aux prises avec les difficultés d'un procès interminable et inextricable. Après avoir tenté en vain tout ce qui aurait pu faire espérer une heureuse solution, il s'adressa, plein de confiance, à la Vierge Auxiliatrice. A peine a-t-il émis le vœu de faire une offrande en faveur de l'Œuvre de Don Bosco établie dans cette même ville, que Marie exauce les prières de son fidèle serviteur. Peu de jours après, ce digne chrétien dont le cœur était déchargé du poids qui l'oppressait depuis si longtemps, venait à notre Oratoire porter l'offrande promise, en manifestant le désir de faire publier cette grâce à la gloire de *Notre-Dame Auxiliatrice* et pour l'encouragement des fidèles serviteurs de Marie.

FRANÇOIS COTTRINO,
Directeur de l'Oratoire salésien.

Motta di Livenza, le 8 mars 1895.

Reconnaissance à Marie.

La dépêche que j'avais envoyée pour vous demander des prières en faveur de la petite Thérésine Astolfo a été bénie. La pauvre malade était alors à ses derniers moments et n'avait plus, ce semble, que quelques heures à vivre. Mais la Vierge Auxiliatrice, Vierge aux miracles étonnants, entendit nos prières : Elle ne tarda pas à voler au secours de la pauvre Thérésine. Miraculeusement guérie, celle-ci désire que ce fait soit publié dans le *Bulletin salésien* comme un hommage de reconnaissance envers Marie pour une guérison obtenue presque instantanément.

Frère AUGUSTE VASCELLARI
M. O.

Galliera Veneta, le 29 mars 1895.

**Vive Marie
Secours des chrétiens.**

Combien mon cœur est rempli de reconnaissance envers Marie, qui a bien voulu me préserver, par trois fois, d'une mort certaine. Le 31 décembre 1894, je me mis au lit sans pressentir aucunement que j'allais faire une maladie grave. Mais au bout de trois jours une violente pleurésie se déclara et me réduisit à l'extrémité. On allait m'administrer l'Extrême-Onction lorsque mes sœurs, qui me prodiguaient leurs soins, eurent la pensée de s'adresser à Marie par de courtes mais bien ferventes prières. Elles sollicitèrent la grâce de la guérison, en exprimant la confiance que cette fois encore elles seraient exaucées; de plus, elle promettent de faire publier la grâce obtenue. — O bonté de Marie! Trois heures à peine s'étaient écoulées que déjà la fièvre avait baissé de trois degrés, au grand étonnement de mon médecin. Je ressentais un mieux considérable. Trois jours après la fièvre avait disparu et tout péril était conjuré. En témoignage de ma gratitude envers Celle qui m'a délivrée de cette maladie comme des précédentes, je vous envoie la modeste offrande de frs. 5, vous priant de vouloir bien insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Mon désir est de faire connaître, honorer et aimer sous le titre de Marie Secours des chrétiens, cette Reine si clémente et si bonne.

Une religieuse, chanoinesse.

Turin, le 6 avril 1895.

**Ce n'est pas en vain que l'on place
sa confiance en Marie!**

Le 8 janvier dernier, mon fils, âgé de quatre ans, fut pris de diphtérie. Un mieux s'était déjà déclaré, quand une complication de néphrite, de pleurésie etc., etc., modifia soudainement l'état du petit malade, à un point tel que les médecins le crurent perdu. Moi, cependant, loin de me laisser abattre je comptais sur le secours de Marie Auxiliatrice, que les enfants de l'Oratoire de Don Bosco et quelques amis dévoués invoquaient en union avec moi pour obtenir cette guérison tant désirée. Mes espérances ne furent pas déçues. A l'heure qu'il est, mon petit Séraphin est presque entièrement guéri. Il vient de se prosterner dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice pour rendre grâces de la guérison que cette Mère si bonne lui a obtenue.

Il me reste à présent à remercier le vénéré Don Rua, les enfants de l'Oratoire et mes amis pour leurs bonnes prières.

Veillez accepter, en faveur des Œuvres de Don Bosco, l'offrande ci-incluse, dont le montant est le produit d'une cotisation.

ANTOINE FIORI.

LA SAINTE COMMUNION.

TABLE DES MATIÈRES.

(Voir la première page du Bulletin).

CHAPITRE VIII. — Obligation de communier à Pâques.

1. Quand y a-t-il précepte de communier? — 2. Jésus-Christ en nous obligeant à la Communion a-t-il déterminé quand nous devons le recevoir? — 3. Pourquoi l'Eglise ne nous a-t-elle pas commandé de nous confesser et de communier plus souvent? — 4. Quand devons-nous accomplir le précepte de la Communion? — 5. Où devons-nous accomplir le précepte de la Communion pascale? — 6. — Quelle est notre paroisse? — 7. Celui qui ne communie pas dans la paroisse pendant le temps pascal satisfait-il à ce précepte? — 8. On les personnes infirmes peuvent-elles accomplir ce précepte? — 9. Comment doit être la permission de l'évêque ou du curé pour qu'on puisse accomplir le devoir pascal hors de sa paroisse? — 10. Que dire à ce sujet des voyageurs, des personnes qui vivent dans les monastères? — 11. A quel âge les préceptes de la confession et de la Communion commencent-ils à être obligatoires? — 12. Que dire des enfants en danger de mort? — 13. Quelle conduite tenir avec les hérétiques, ceux qui sont à moitié idiots, à moitié fous? — 14. Les sourds-muets de naissance sont-ils obligés à accomplir le devoir pascal? — 15. Les sourds-muets-aveugles de naissance peuvent-ils accomplir le devoir pascal? — 16. Que dire des épileptiques, des possédés, etc.? — 17. Quelle est l'instruction rigoureusement nécessaire pour les personnes peu intelligentes? — 18. Satisfait-on au devoir pascal par une mauvaise Communion? — 19. Est-il nécessaire d'avoir l'intention de satisfaire au précepte? — 20. La Communion pascale peut-elle servir pour gagner des indulgences? — 21. Que permet la sainte Eglise pour faciliter l'accomplissement du devoir pascal et la Communion fréquente? — 22. Résumé de ce qui vient d'être dit. — 23. Vaut-il mieux ne pas faire ses Pâques que de les faire mal? — 24. Conclusion.

CHAPITRE IX. — Obligation de communier en danger de mort.

1. Quand y a-t-il obligation de recevoir le saint Viatique? — 2. Doit-on administrer le saint Viatique à tous les malades en danger? — 3. Quelles précautions doit-on prendre lorsque le malade a des vomissements? — 4. Peut-on donner le saint Viatique quand le malade a de fréquents accès de toux? — 5. Pourquoi ne donne-t-on pas la Communion à un malade qui ne peut avaler? — 6. Peut-on donner la Communion à quelqu'un frappé de syncope et qu'on croit privé de sentiment? — 7. Quelqu'un qui aurait communiqué peu de jours avant de tomber malade, est-il obligé de recevoir le saint Viatique? — 8. Celui qui aurait communiqué le matin même, pourrait-il recevoir le saint Viatique? — 9. Peut-on recevoir le saint Viatique plusieurs fois dans la même maladie? — 10. Quelle consolation le saint Viatique apporte-t-il au malade? — 11. Le saint Viatique est-il quelquefois utile pour recouvrer la santé corporelle? — 12. Quand on est gravement malade, faut-il attendre pour recevoir le saint Viatique? — 13. Pourquoi tant de chrétiens attendent-ils si tard pour recevoir le saint Viatique? — 14. Est-on obligé d'avertir à temps ses parents et ses connaissances? — 15. Comment, en ce qui nous concerne, pouvons-nous nous assurer ce bienfait signalé? — 16. Comment doit-on préparer la chambre du malade où l'on doit déposer le saint Viatique? — 17. Comment peut-on contribuer à ce que Notre-Seigneur soit reçu avec dévotion chez les pauvres? — 18. Que signifie la pompe extérieure? — 19. Quelles sont les cérémonies prescrites pour porter le saint Viatique? — 20. Est-il profitable d'accompagner le saint Viatique? — 21. Ne devons-nous pas nous résoudre à quelques sacrifices pour accompagner le saint Viatique? — 22. Comment faut-il accompagner le saint Viatique? — 23. Que faire si l'on rencontre le saint Viatique? — 24. Quelles sont les cérémonies de l'administration du saint Viatique? — 25. Quelles sont les indulgences accordées à ceux qui accompagnent le saint Viatique? — 26. Comment administre-t-on le saint Viatique pendant les trois derniers jours de la Semaine Sainte? — 27. Est-il important de pouvoir administrer le saint Viatique dans les hôpitaux? — 28. Peut-on porter le saint Viatique sans solennité? — 29. Comment le malade doit-il faire son action de grâces? — 30. Que faire si le malade rejette les espé-

ces sacramentelles? — 31. Que faut-il faire si le malade meurt aussitôt après la Communion? — 32. Que doit-on faire si le prêtre qui porte le saint Viatique vient à se trouver mal?

CHAPITRE X. — De la Communion fréquente.

1. Qu'est-ce que la Communion fréquente? — 2. Que désire l'Eglise au sujet de la Communion fréquente? — 3. Faut-il approuver la Communion quotidienne, même chez les personnes qui vivent dans le monde? — 4. Qui doit nous guider dans l'usage de la Communion fréquente? — 5. Celui qui communie contre l'avis de son confesseur commet-il un péché? — 6. Celui qui omet la Communion prescrite par le confesseur commet-il un péché? — 7. Cette règle de conduite est-elle seulement pour les personnes du monde ou aussi pour celles qui ont embrassé la vie religieuse, et ces dernières doivent-elles, en ceci, dépendre du confesseur ou du supérieur de la maison? — 8. N'y a-t-il jamais de cas où une Supérieure pourrait raisonnablement défendre la Communion à une de ses religieuses? — 9. Ceux qui ont charge d'âmes ont-ils le devoir d'exhorter à la Communion fréquente? — 10. Jésus-Christ a-t-il manifesté le désir qu'on répande l'usage de la Communion fréquente? — 11. Quelles sont les dispositions requises pour la Communion fréquente? — 12. Quel est le droit des chrétiens à la Communion fréquente? — 13. Quelles dispositions les Pères de l'Eglise exigent-ils pour la Communion quotidienne? — 14. Que dire de certains auteurs, si rigoureux au sujet de la Communion? — 15. Quelles sont les dispositions de convenance pour fréquenter la sainte Communion? — 16. Quelle est l'utilité de la Communion? — 17. Quels sont les résultats de la Communion fréquente dans l'éducation de la jeunesse? — 18. Avis aux parents. — 19. Conclusion.

CHAPITRE XI. — Réponse aux raisons ou plutôt aux prétextes qui nous éloignent de la Communion fréquente.

1. Celui qui se borne à la Communion pascale pourvoit-il suffisamment aux besoins de son âme? — 2. Pour communier souvent, il faut être plus saint que je ne le suis. — 3. Nous ne sommes pas dignes de communier souvent. — 4. Nous craignons de ne pas bien faire la sainte Communion. — 5. Nous ne nous sentons pas de dévotion pour la Communion. — 6. Nous craignons de communier par habitude. — 7. Nous craignons de ne pas être dans la grâce de Dieu. — 8. Nous n'avons pas le temps de prier beaucoup, de méditer, de nous confesser. — 9. Nous sommes stationnaires dans la vertu, tandis que, d'après sainte Marie-Madeleine de Pazzi, une seule Communion pourrait suffire pour nous rendre saints. — 10. Nous craignons de devenir trop familiers avec le Seigneur et de manquer au respect qui lui est dû. — 11. Nous n'osons pas communier souvent, parce qu'il y a des personnes qui désapprouvent la Communion fréquente. — 12. Que dira-t-on si nous communions fréquemment? — 13. Nous ne communions pas souvent parce que les personnes avec qui nous vivons s'approchent rarement de l'Eucharistie. — 14. Il ne faut pas faire de singularité. — 15. Nous n'avons pas le temps, nous avons des travaux. — 16. Conclusion.

CHAPITRE XII. — De la Communion spirituelle.

1. Que pourrait faire celui qui ne reçoit pas la Communion aussi souvent qu'il désire? — 2. La Communion spirituelle est un trésor que bien peu de personnes connaissent. — 3. Comment fait-on la Communion spirituelle? — 4. Peut-on faire la Communion spirituelle aussi souvent qu'on le désire? — 5. Exhortation à cette pieuse pratique.

CHAPITRE XIII. — Exhortation à la sainte Communion.

1. Cherchons notre défense dans la sainte Eucharistie. — 2. Nous sommes entourés de Satan et de ses esprits malins. — 3. Exhortations de divers saints à la sainte Communion. — 4. Exhortation du P. Pierre-Julien Eymard à la sainte Communion. — 5. En nous invitant à communier souvent l'Eglise nous demande-t-elle l'impossible? — 6. Mettons notre esprit et nos sentiments d'accord avec l'esprit et les sentiments de la sainte Eglise. — 7. Conclusion.

Pèlerinages spirituels aux Sanctuaires de la Sainte Vierge

Ouvrage divisé par mois - Un Pèlerinage pour chaque jour de l'année.

Légende du Sanctuaire suivie d'une Méditation quotidienne

par

MM. DUPONT, mort à Tours en odeur de sainteté - L'Abbé BODET chan. honor. - D. GUÉRANGER, abbé de Solesmes.
(Approbation de l'autorité ecclésiastique).

Ouvrage en 2 volumes in-12, de 500 pages, illustré de nombreuses gravures.
Prix: broché 6 fr., franco 6,60 les 2 volumes. Pour les souscripteurs: 5 fr., franco 5,60-

NOTA — MM. les souscripteurs recevront incessamment le premier volume
Le second volume ne tardera pas à paraître.

A l'heure où la piété des fidèles les porte aux sanctuaires bénis de la Vierge Marie, on nous saura gré de faire paraître une nouvelle édition du livre des *Pèlerinages*, composé par un homme dont le nom a laissé en France les plus doux souvenirs. Nous voulons parler de Monsieur Dupont de Tours, mort en odeur de sainteté il y a quelques années.

Si, de nos jours, le nombre des pèlerins est grand, combien sont plus nombreux encore ceux qui ne peuvent accompagner que par la pensée leurs parents ou amis, visiteurs privilégiés des sanctuaires bénis! D'autre part, malgré le vif désir qui les enflamme, ces privilégiés se voient dans l'impossibilité d'accomplir tous les pèlerinages.

C'est cette double pensée, et pour que tout le monde puisse faire un *pèlerinage spirituel tous les jours de l'année*, qui a inspiré M. Dupont de composer le beau livre que nous vous présentons. Nous n'insisterons pas sur sa valeur; qu'il nous suffise de dire que le saint homme de Tours prit pour collaborateur le célèbre abbé de Solesmes, Dom Guéranger. A peine parue, la première édition de cet ouvrage fut enlevée; il allait être réimprimé, quand la mort de M. Dupont vint arrêter cette réimpression.

Cette œuvre est divisée par mois. Tous les jours, les pieux fidèles y liront la *légende* d'un sanctuaire; elle sera suivie d'une *méditation* courte mais substantielle, d'un style très simple; ces méditations sont l'œuvre de M. le chanoine Bodet, si connu par sa piété et sa modestie. C'est à M. Bodet que nous devons la réimpression de cet ouvrage. De nombreuses gravures fixent l'attention du lecteur et l'aident à faire en esprit son pèlerinage.

Tous les nouveaux sanctuaires qui ont pris naissance depuis la première édition y ont leur place. Comme on le voit, c'est un ouvrage complet que nous présentons, et si, généralement, les méditations fatiguent les âmes peu familiarisées à converser avec Dieu, celles-ci sont remplies de charme, nourrissent l'âme de salutaires conseils et lui apportent un redoublement d'amour filial et généreux à notre bonne Mère du ciel.

Nota. — Ci-dessous le *Bulletin de souscription*; prière de le remplir et de nous le retourner.

2° Sur le même *Bulletin* on peut souscrire pour une ou plusieurs personnes.

Nous prions nos amis de vouloir bien nous aider à répandre un ouvrage qui procurera tant de gloire à la Reine du ciel.

En les invitant à nous demander des *Bulletins de souscription*, nous leur offrons à l'avance l'hommage de notre vive gratitude.

3° Tout souscripteur qui, outre la souscription en fournira une autre, recevra en prime une belle *Photographie-Album* de Notre-Dame Auxiliatrice.

Nota. — Les souscripteurs qui nous procureront plusieurs souscriptions auront une prime en rapport avec l'importance du service rendu à nos Œuvres.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je souscris à _____ exemplaire des *Pèlerinages spirituels aux Sanctuaires de la Sainte Vierge*.

Fait à _____ le _____ 180

Signature et adresse (1) bien lisibles _____

1. Indiquer très exactement son domicile et la gare la plus rapprochée.